E. LEGOUVE

LE BÉRANGER DES ECOLES



GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

NOUVEAU [illegible]

LE

BÉRANGER DES ÉCOLES


Aug Sandoz

LE

BÉRANGER DES ÉCOLES

ACCOMPAGNÉ

D'UNE ÉTUDE ET DE NOTES

DE

E. LEGOUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

GARNIER, FRÈRES, ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

BÉRANGER

PAR

E. LEGOUVÉ



I

Jamais on n'a élevé tant de statues qu'aujourd'hui ; jamais on n'en a tant renversé ; et il semble que ce soit avec les débris des anciennes que l'on construise les nouvelles.

De toutes ces chutes de renommées, la plus éclatante fut, je crois, celle de Béranger, car nul poète n'est tombé de plus haut et n'est, peut-être, tombé plus bas.

Pourquoi ? Comment ?

Il y a là un fait d'histoire littéraire qui vaut d'être étudié.

De 1820 à 1848, Béranger a occupé, dans le domaine poétique, une place absolument à part. Admiré par les classiques, applaudi par les romantiques, fêté par la jeunesse, adoré du peuple, porté au pinacle par les libéraux,

honoré par les républicains, sympathique même aux socialistes, sa réputation touchait à la renommée, quand sa mort, arrivée en août 1857, la porta jusqu'à la gloire. Dès le lendemain, s'éleva dans le public un hosannah général pour celui qu'on nommait le poète national. Pendant plusieurs semaines, les journaux furent pleins de vers de Béranger, de vers à Béranger, de mots de Béranger, de traits de Béranger; je compris là ce que c'est qu'une apothéose.

Cinq mois plus tard, à la fin de décembre, M. Perrotin, éditeur et ami de Béranger, fit paraître un dernier volume d'œuvres inédites. Parmi ces chansons nouvelles, il s'en trouvait huit consacrées à Napoléon Ier. Jamais on ne vit dans l'opinion publique un pareil « tourbillon de revirement », comme dit Saint-Simon. Toute la presse républicaine se retourna avec violence contre celui qu'elle admirait la veille. La glorification du premier empire sembla une flatterie à l'adresse du second. En vain les amis du poète répétaient-ils que ces chansons remontaient à plus de dix ans, que Béranger était étranger à leur publication; on ne voulut rien voir, rien entendre que ce fait : Napoléon Ier glorifié sous Napoléon III! Pelletan se mit à la tête des assaillants. Sa plume ardente de polémiste lança invectives sur invectives contre le faux républicain, le faux poète, le faux bonhomme. Les royalistes, dont la haine pour

Béranger n'avait jamais désarmé, se joignirent avec passion aux républicains. Puis vint le tour des penseurs. Renan, le défenseur de toutes les aristocraties, inventa la théorie du dédain transcendant contre cette poésie bourgeoise, et cribla de ses ironies acérées la conception mesquine qu'avait Béranger de Dieu et de l'amour. La gloire du chansonnier ne put résister à de telles attaques : on n'osa plus le citer, on cessa de le lire, on eut honte de le défendre ; la jeunesse se dégoûta de lui avec la même passion qu'elle s'en était jadis engouée, et enfin, au printemps dernier, un critique aussi éminent comme professeur et comme orateur que comme écrivain, M. F. Brunetière, faisant à la Sorbonne, devant un public d'élite, le tableau de la poésie lyrique au XIX[e] siècle, en exclut nettement Béranger : « Je ne vous parlerai pas de Béranger, dit-il, car ce n'est pas un poète, c'est un prosateur qui a mis quelquefois des rimes à sa prose. »

Cette exclusion est-elle juste ? Je ne le crois pas.

La génération qui nous a précédés et qui nous valait bien, s'est-elle abusée au point d'appeler poète national, un prosateur qui rimait à peu près ? Je ne le crois pas ; et je voudrais chercher dans une double étude sur Béranger, étude littéraire et étude biographique, les raisons de son succès d'autrefois, et peut-être de son succès de demain. Les poètes

que la critique enterre, ne sont pas toujours aussi morts qu'ils en ont l'air. Il y a des résurrections dans ce royaume des ombres. Témoin, Alfred de Vigny dont on est en train de relever la gloire poétique. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Béranger? Qui sait? Peut-être ne faut-il que trouver la forme et le moment.

II

Le critique éminent dont j'ai parlé, explique la grandeur de la poésie lyrique du XIXe siècle, par son évolution successive de l'individualisme au naturalisme, du naturalisme au pessimisme, et du pessimisme au symbolisme.

Je ne conteste pas ce que cette conception peut avoir d'élevé; mais, je l'avoue, l'étude de nos chefs-d'œuvre éveille en moi des idées différentes, moins abstraites et plus humaines, moins scientifiques et plus littéraires, et, à côté de cette définition toute philosophique, j'en vois une autre qui ne relève que de la poésie.

La grandeur de notre école lyrique au XIXe siècle, tient, selon moi, à la nouveauté et à la richesse de son programme. Regardez en arrière : les poètes du XVIIe et du XVIIIe siècle ne cherchent leurs inspirations que dans des

sujets religieux et orthodoxes, ou dans des sujets d'amour, quelque peu païens. De notre temps, la poésie a pris pour thèmes tous les grands sentiments de l'âme humaine et toutes les grandes manifestations de la vie. Son domaine embrasse la foi, la nature, l'amour sous toutes ses formes, l'histoire, la philosophie, la politique, et elle a mis au premier rang la patrie, l'humanité et la liberté.

Eh bien ! le droit de Béranger à figurer dans ce grand mouvement poétique, c'est que nulle âme n'a été plus *patriotique*, plus *humaine* et plus *indépendante*.

Notre étude sur lui se bornera à ces trois points ; ils suffiront.

Sous la Restauration, l'amour de la patrie se produisit sous deux formes très différentes. Il était fait à la fois d'orgueil et de honte. Le souvenir de nos récents désastres nous courbait le front, le souvenir de nos anciennes victoires nous haussait le cœur. Il faut avoir vécu dans ce temps-là, il faut avoir assisté à l'entrée des alliés à Paris, avoir vu leurs soldats se promener dans nos rues, leurs cavaliers parqués dans le Bois de Boulogne, pour se rendre compte de ce qu'éveillait dans nos cœurs le nom de Waterloo. Ce nom résumait tous nos désespoirs, toutes nos rages. En voici une preuve saisissante : quand l'assassin du duc de Berry, Louvel, parut devant la Cour d'assises, le président lui demanda quel motif

avait pu le pousser à un crime aussi abominable. Louvel baissa la tête et répondit d'une voix sombre : « J'entendais toujours gronder là, le canon de Waterloo. » Hé bien! le croirait-on? L'horreur générale qu'inspirait le crime s'atténua pour le criminel, par cette réponse, tant elle était d'accord avec nos sentiments intimes, tant chacun de nous sentait aussi gronder là le canon de Waterloo.

Or, ce sourd et sinistre grondement n'eut jamais un plus douloureux écho que dans ces stances, si oubliées aujourd'hui : *Stances sur Waterloo.*

Le poète suppose que de vieux soldats lui ont dit :

. . . .

Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
Le dernier jour de gloire et de revers
J'ai répondu, baissant mes yeux humides :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée,
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athène détrônée,
Maudit Philippe et douta de ses dieux!
Un jour pareil vit tomber notre empire,
Vit l'étranger nous apporter des fers,
Vit des Français lâchement leur sourire...
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi, déjà des hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.

Que leur importe, en effet, ce naufrage ?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! Leur astre qui se lève
Du jour funeste efface les revers ;
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve...
Son nom jamais n'attristera mes vers!

Quelle sombre et noble douleur dans ce refrain !

Après nos désastres, nos victoires.

On peut haïr Napoléon, on peut flétrir Napoléon, on peut maudire Napoléon, on peut même, comme les hommes de ma génération, le maudire après l'avoir admiré, mais on ne peut pas nier que ses victoires n'aient été les nôtres, qu'il n'ait accru notre patrimoine de gloire. De là vient sa place immense dans la poésie lyrique au XIXe siècle. Il est impossible de parler d'elle sans parler de lui. A ne considérer Napoléon que comme sujet de vers, il n'en a jamais existé de plus beau. Grâce à lui, l'histoire de France a ressemblé pendant quinze ans à un poème épique. Il a électrisé le génie de tous les poètes qui l'ont chanté, et ils l'ont tous chanté. Il a inspiré des chefs-d'œuvre, même à ceux qui lui ont jeté l'anathème. L'*Idole* d'Auguste Barbier vaut l'*Ode à la Colonne* de Victor Hugo. Béranger n'a donc fait que suivre l'exemple de tous et il suffit de rappeler le *Vieux Drapeau*, le *Vieux Sergent*, le *Vieux Caporal*, le *Cinq Mai*, et tant d'autres chansons appelées justement des odes,

pour marquer la place de Béranger parmi tant de coryphées illustres ; mais il est une œuvre de lui, plus originale et plus personnelle encore, ce sont les *Souvenirs du Peuple*.

Pour lieu de scène, une chaumière et, pour acteurs, une vieille femme, des paysans et Napoléon.

La conception est originale, mais que de difficultés dans l'exécution ! Comment éviter la déclamation ou la trivialité ? Comment laisser au langage populaire sa vérité, sa naïveté, sa vivacité, son relief, et y joindre la grandeur ? Comment être à la fois épique et familier ?

Lisons et jugeons.

Des paysans se pressent autour de la vieille femme en lui disant :

— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça ;
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où, pour voir, je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui, je me troublai ;
Il me dit : « Bonjour, ma chère !
Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !...

Tout l'émerveillement du peuple ne se peint-il pas dans cette exclamation : « Il vous a parlé! » et n'admirez-vous pas ces mots familiers jetés çà et là avec tant d'art, *grimpant*, *voilà bien longtemps de ça*, qui font contraste, sans dissonance, avec ce vers presque épique :

Suivi de rois, il passa.

La strophe suivante nous amène à Paris. C'est le jour où l'on célébrait la naissance du roi de Rome. L'empereur entrait à Notre-Dame :

Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : « Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège ! »
Son sourire était bien doux ;
D'un fils, Dieu le rendait père,
Le rendait père !
— Quel beau jour, pour vous, grand'mère,
Quel beau jour pour vous !

Me trompé-je en voyant presque un trait de génie dans ce mot d'une naïveté et d'une émotion si sincères :

Quel beau jour, *pour vous*, grand'mère,
Quel beau jour *pour vous !*

Des années de triomphe nous passons aux années de désastres. C'est pendant la campagne

de 1814. Une nuit, au milieu d'un orage, la vieille voit s'ouvrir violemment sa porte :

On entre, grand Dieu ! C'était lui !
Suivi d'une faible escorte :
Il s'assied où nous voilà,
En s'écriant : « Quelle guerre !
Quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là !

A cette tragique apparition succède tout à coup la vulgarité de la vie réelle :

« J'ai faim, » dit-il, et bien vite
J'apprête piquette et pain bis ;
Il fait sécher ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
Je vais de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France ! »

Ce réveil héroïque, ce cri de victoire à côté de ce pain bis et de cette piquette, complètent le tableau qui se termine par un merveilleux effet de mise en scène.

Il part, et comme un trésor,
J'ai toujours gardé son verre.
— Vous l'avez encor ! grand'mère,
Vous l'avez encor !...
— Le voilà !

Comme cela est vivant! Plus on relit ce petit poème, plus on admire sa nouveauté de pensée et de forme. Victor Hugo, voulant peindre, dans les *Orientales*, toute la grandeur tragique de l'empire et tout le prestige de l'empereur, nous le montre tour à tour aux Pyramides, à Marengo, au Kremlin, à l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène : Il n'a pas trop de l'univers entier pour servir de cadre à cette grande figure. Béranger la circonscrit dans les quatre murailles d'une cabane et dans le cœur de quelques pauvres paysans, sans que les événements y perdent rien de leur grandeur, ni l'homme rien de sa puissance! Peut-être même son ascendant sur les imaginations n'est-il nulle part aussi sensible, parce que nulle part son souvenir n'est aussi durable. L'histoire, le monde ont eu bien des enthousiasmes pour Napoléon; mais le monde oublie, l'histoire juge ; tandis que le peuple, lui, se souvient et ne juge pas! Il pardonne les fautes, les crimes, voire le mal qui lui a été fait, et quand la vieille femme dit qu'à la mort de l'empereur

Sa douleur fut bien amère !

ils répondent naïvement :

Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira !

III

Pendant les deux derniers siècles, notre poésie lyrique a été éminemment aristocratique. De Ronsard à André Chénier, voire à Lamartine, elle n'a guère chanté que les passions, les douleurs, les grandeurs des élus de ce monde. Il fallait payer le cens pour entrer dans ses vers.

Une des gloires de la muse moderne est d'avoir appelé à elle tout ce qui est en bas, tout ce qui souffre, tout ce qui travaille, tout ce qui peine. Le génie s'est ainsi retrempé aux sources fécondes de la pitié et de la charité. Or, qui a ouvert cette voie nouvelle? Qui, le premier, a fait descendre l'ode et l'élégie dramatique dans la rue? Qui les a introduits dans l'atelier, dans le taudis, dans le galetas, dans l'hôpital, dans la hutte? Béranger. La date, ici, est précise et fait loi. Le dernier recueil de Béranger, publié par lui, est de 1833. Il contient huit chansons, qui sont toutes d'un ordre d'inspiration absolument nouveau : *Jacques, Jeanne la Rousse*, le *Vagabond*, le *Contrebandier*, la *Pauvre Femme*, etc. C'est l'avènement des misérables et des travailleurs dans la haute poésie... D'autres l'ont suivi... avec quel éclat, vous le savez! Mais aucun ne l'a dépassé, ni

effacé. Parti le premier, il est resté au niveau de tous, parce qu'il est resté lui-même au milieu de tous. Les autres poètes ont chanté le peuple, mais ils n'en étaient pas. Béranger en était. C'est du peuple qu'il sortait, et il n'a jamais cessé d'être en relations intimes avec lui. Je l'ai vu plus d'une fois, rue du Temple, dans sa très modeste salle à manger, avec sa houppelande de petit bourgeois du Marais, à côté de son poêle de fonte et déjeunant en compagnie de quelque artisan en veste de travail, ou d'une ouvrière au bonnet rond.

Si brillant que fût l'accueil qu'il recevait dans le monde, il ne s'y plaisait qu'à demi. « Tout y est faux, m'écrivait-il un jour, jusqu'au son de la voix. » Il revenait toujours aux humbles, aux travailleurs. Leur âme lui semblait plus simple, plus mâle, plus sincère, plus poétique. « Si la poésie est encore quelque part, a-t-il écrit, c'est parmi eux qu'il faut la chercher. » De là, quand il parle d'eux et de leurs douleurs, ou quand il les fait parler eux-mêmes, une vérité d'accent et une intensité d'expression où nul autre poète n'est peut-être arrivé. Je n'en veux pour preuve que *Jacques.*

La scène se passe au fond d'un pauvre village. Une femme de campagne est assise non loin du grabat où son homme dort encore quoique le jour soit déjà levé.

Jacques il me faut troubler ton somme :
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier :
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme!
Lève-toi, Jacques, lève-toi!
Voici venir l'huissier du roi!

Pas un sou! Dieu! Je crois l'entendre!
Écoute les chiens aboyer!
Demande un mois pour tout payer!
Ah! si le roi pouvait attendre!

Comment ne pas être frappé de ce dernier vers? Victor Hugo a souvent cherché des traits pareils, mais chez lui, le naturel ne va presque jamais sans affectation. Béranger reste vrai en étant naïf. Mérite rare! Le faux vrai est une des maladies de la littérature actuelle.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux.
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi...

On compte, avec cette masure,
Un quart de champ, cher affermé.
Par la misère il est fumé,
Il est moissonné par l'usure.

On pourrait reprocher aux deux derniers vers d'être un peu trop poétiques, mais ils sont si expressifs que je leur pardonne : puis le peuple a parfois un tel imprévu d'images!

Il entre ! O ciel ! Que dois-je craindre ?
Tu ne dis mot ! Quelle pâleur !
Hier, tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi...

Elle appelle en vain : il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller,
Bonnes gens, priez pour sa femme.

De tels vers n'ont pas besoin de commentaires.

Quelle concision puissante! Quelle austère grandeur! Où trouver une image plus émouvante de cette pauvre race, dont la vie se résume en deux mots : *pâtir* et *patienter*.

IV

Après la pitié, la charité. Elle a inspiré des chefs-d'œuvre à nos grands poètes. Qui ne se rappelle les *Pauvres gens*, de Victor Hugo? Je leur préfère pourtant encore le *Juif errant* de Béranger. Le sujet est plus beau, la leçon est plus forte. Quel puissant appel à la secourabilité, que la peinture de ce misérable, condamné à un supplice éternel, pour avoir refusé un verre d'eau au martyr du calvaire.

La première strophe est un cri de douleur poignante et nous met au cœur du sujet :

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte !
Je suis, je suis le Juif errant
Qu'un tourbillon toujours emporte !
Sans vieillir accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours,
Mais toujours le soleil se lève !
Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours
Toujours, toujours, toujours.

Vient alors le tableau de cette fuite éperdue, haletante, à travers le temps et l'espace. Pour punir le méchant, Dieu lui a infligé un châtiment étrange, il l'a rendu bon ! le malheureux s'attache à tout, et est arraché à tout. La maison prête à l'accueillir se dérobe sous ses pas. Il n'a pas le temps de serrer la main du pauvre à qui il fait sa modique aumône. Il rencontre des enfants qui lui rappellent les siens ; il n'a pas le temps de les regarder. Il se retrouve au lieu où il est né... il voudrait s'y arrêter un instant... Passe ! passe ! dit le tourbillon qui l'emporte. Et cette lamentation terrible se termine par ces quatre vers que je ne crains pas d'appeler sublimes :

Vous qui manquez de charité,
Contemplez mon supplice étrange !
Ce n'est pas sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge !

V

Reste enfin un dernier point, la liberté.

Comment Béranger conciliait-il son amour pour la liberté avec son adoration pour l'empereur? Il ne la conciliait pas. Il était inconséquent et sincère comme nous, jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qui étions à la fois enragés bonapartistes et enragés libéraux. D'ailleurs comment n'aurait-il pas aimé la liberté, lui qui avait un amour si farouche de l'indépendance? Il était de la race du loup de La Fontaine ; le cou pelé lui faisait horreur. Toute l'ambition de sa vie a été de n'être rien. La Révolution de 1830 lui donna accès à toutes les places, il les refusa toutes. Nommé député malgré lui, il donna sa démission au bout de six mois. On lui offrit vingt fois un fauteuil à l'Académie. « Dieu m'en garde! répondait-il. — Pourquoi? — Parce que je me connais! Si j'étais académicien, je me croirais obligé d'assister à toutes les séances, à toutes les commissions! Cela m'ennuierait à mourir! Ce serait un bout de chaîne. Je n'en veux pas. »

Tous ces sentiments se retrouvent dans une

chanson que je cite tout entière, sans scrupule, car je n'y vois pas une tache, et peut-être y aura-t-il bien peu de mes lecteurs qui la connaissent :

LE REFUS

Un ministre veut m'enrichir
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite, il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère !
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or,
Las ! J'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! C'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner

Ma muse indépendante et vraie ?
Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux,
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu !...
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche... il résonne.

J'en ai dit assez. La preuve est faite. On ne peut exclure de notre cénacle lyrique celui qui a écrit de tels vers. Achevons de le caractériser par une dernière citation.

Béranger ne savait pas le latin. Il le disait hautement, je dirais volontiers qu'il s'en vantait. Le génie romain lui était peu sympathique. Il le trouvait raide et tendu. En revanche, tout ce qui venait de la Grèce l'enchantait. Rien de plus intéressant que de l'entendre parler d'Euripide et de Sophocle, qu'il ne connaissait pourtant que dans la traduction ; et j'ai toujours cru que son goût très vif pour Mérimée tenait d'abord à ce que personne ne savait mieux le français que Mérimée, et puis à ce qu'il savait le grec.

Lisons ce passage du *Voyage imaginaire :*

Arrachez-moi des fanges de Lutèce,
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune encor, je rêvais à la Grèce :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec ! Pythagore a raison !
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'admirai les merveilles,
De l'Illissus j'ai vu les bords fleurir ;
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles,
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

VI

Notre étude n'est pas achevée. Nous avons, je crois, établi avec évidence que Béranger a une place légitime parmi nos poètes. Mais quelle place? Doit-il figurer au premier rang? Peut-on le comparer à Lamartine, à Victor Hugo? Évidemment non. Lui-même a protesté contre une telle assimilation.

Béranger est un vrai poète, parfois même un grand poète. Il a deux qualités de premier ordre, l'invention des sujets et l'art de la composition, mais il faut l'avouer aussi, souvent le grand souffle, *l'afflatus*, lui manque. Chez lui, l'exécution trahit parfois l'inspiration. Il vise plus haut qu'il ne peut atteindre. Il veut faire entrer trop de chose dans un couplet ou dans un vers. De là, dans l'ensemble de son œuvre, quelque chose de pénible, d'obscur, qui sent l'effort. Il n'a pas pu, comme La Fontaine, effacer toute trace de travail, à force de travail.

D'où vient donc que, pendant trente ans, il a compté autant que les plus célèbres? A quoi tient le rôle considérable qu'il a joué parmi ses contemporains?

Ici, la biographie doit s'ajouter à l'appréciation littéraire; car, chez Béranger, c'est l'homme qui a complété l'artiste; c'est sa valeur individuelle qui, jointe à sa valeur poétique, a fait un personnage si éminent d'un simple chansonnier.

VII

Béranger a été le grand conseiller de son temps. Les hommes les plus haut placés, Manuel, Benjamin Constant, Laffitte, Thiers, ne faisaient rien sans consulter Béranger.

A la révolution de Juillet, M. de Talleyrand témoigna le désir de s'entendre avec Béranger. Mais ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre à l'état de puissances; ils ressemblaient aux souverains que leur dignité empêche de se rendre visite. Béranger ne voulait pas aller à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, où s'était faite la Restauration. M. de Talleyrand ne pouvait pas monter au troisième étage de Béranger. Ils se contentèrent de causer par intermédiaires. Ils échangèrent des notes diplomatiques.

Plus tard, Béranger eut pour amis trois des plus grands esprits du dix-neuvième siècle,

Châteaubriand, Lamartine et Lamennais. Il connaissait et reconnaissait leur supériorité de génie, et cependant, tous trois ont subi son ascendant; tous trois l'ont pris, dans les circonstances les plus délicates de leur vie, pour confident, pour conseiller, pour arbitre, pour intermédiaire. C'est à lui que Lamartine venait confier ses rêves de spéculations financières; Châteaubriand ses éternelles doléances d'homme gêné; Lamennais ses troubles de conscience. « Restez prêtre, lui répétait sans cesse notre poète. C'est une partie de votre honneur. Quitter l'Église, pour vous, ce n'est pas abdiquer, c'est déserter. » Lamennais lui résista sur ce point, mais sans cesser d'avoir recours à ses conseils.

Comment expliquer une telle influence?

Par quatre qualités morales de premier ordre. D'abord, un désintéressement absolu. Sa plume eût été bien facilement une plume d'or. Les offres tentantes ne lui ont pas manqué; mais il ne voulait devoir à la poésie que l'aisance modeste qui assure l'indépendance. Faire de l'art un commerce, lui semblait indigne de l'art. Une pension viagère en échange de la propriété de ses œuvres qu'il abandonna à son éditeur, cemposait toute sa fortune; et il trouvait moyen de rester généreux en étant presque pauvre.

Puis son admirable bonté. Je n'ai pas connu d'âme plus compatissante. Il avait toutes les

charités. Aumônier de son argent, aumônier de son temps, aumônier de ses démarches. Lui si indépendant, il se faisait l'esclave volontaire des besoins de tous. Lui qui n'avait jamais sollicité pour lui-même, il passait sa vie à solliciter pour les autres. C'était un frère quêteur laïque. Quand il ne pouvait plus donner, il faisait donner. Il mettait tous ses amis à contribution. Il courait tous les ministères, à pied, par la pluie, par la neige, afin d'obtenir une pension pour celui-ci, une place pour celui-là, un secours pour un troisième ; voire, pour quelque artiste méconnu, la croix d'honneur qu'il n'avait pas, lui, parce qu'il n'avait jamais voulu l'avoir. Venir en aide aux autres était chez lui plus qu'un devoir, plus qu'une vertu : c'était une passion.

La troisième cause de l'influence de Béranger était son merveilleux bon sens. Le conseil qu'il vous donnait n'était pas seulement le meilleur qu'on pût donner, mais le meilleur qu'on pût vous donner. Personne n'a si bien su mesurer un avis au caractère, à l'intelligence, à la position, aux ressources de celui à qui il parlait. Ajoutez le caractère particulier de sa conversation. Elle était non seulement charmante, piquante, amusante, elle était féconde. Une causerie avec lui avait des lendemains délicieux. J'ai maintes fois remarqué que telle idée qui, jetée par Béranger au cours de l'entretien, m'avait simplement paru juste,

faisait peu à peu son chemin dans mon esprit, s'y développait, y grandissait et portait pour ainsi dire des fruits inattendus ; c'était comme un germe vivant déposé en moi.

Enfin, quatrième qualité, une franchise complète. Il ne s'en départait vis-à-vis de personne. Il n'a jamais ni trompé, ni flatté. Si réelle que fût son admiration pour Lamartine ou Victor Hugo, il a toujours gardé envers eux son franc-parler quelque peu gouailleur. Sa gouaillerie était une de ses forces ; on craignait son esprit : rien de plus solide que l'ascendant où il entre un peu de crainte.

Mais c'est surtout vis-à-vis des jeunes gens que sa sincérité était vraiment admirable. Plus de raillerie! Plus de détour spirituel! Une loyauté toute cordiale, toute paternelle. En général, les hommes supérieurs, consultés par les jeunes gens, ne lisent pas un seul des vers qu'on leur envoie et s'en tirent en décernant à l'auteur un brevet de grand poète : affaire de placement; ils sèment des admirations pour récolter des admirateurs. Béranger lisait toujours, répondait toujours, et mêlait toujours à la critique le conseil et l'encouragement.

Tel fut l'homme et tel fut le poète. Quelle est la conclusion naturelle de cette double étude? C'est qu'il est impossible de laisser périr une telle mémoire, sans la défendre. Pour moi, c'est plus qu'un besoin, c'est presque un devoir. Il m'a été si paternel, que je

désirerais ardemment lui payer quelque peu de ma dette. Il ne s'agit pas de lui élever une statue ; une statue ne fait revivre que la personne ; c'est lui, c'est son talent et son âme qu'il faut perpétuer. Rien de plus simple. Un monument dont il fournira seul les matériaux ; un petit volume composé de deux parties : cent pages de vers, et cent pages de prose. Une anthologie et une biographie.

Pour la première, choisir vingt-cinq ou trente de ses chansons, d'une valeur incontestable et irréprochable. Il importe grandement que ce volume puisse être mis dans toutes les mains. Je voudrais qu'on eût droit de l'appeler le *Béranger des écoles*. J'y joindrais quelques fragments, pris çà et là ; un couplet, une moitié de couplet, parfois même un vers isolé, car aucun poète, depuis La Fontaine, n'a su faire tenir autant de poésie et de pensée dans quelques syllabes. Je ne manquerais pas de donner place à quelques-unes de ses pièces gaies, ce n'est pas sa moindre originalité que d'être resté, en plein romantisme, un rieur.

Quant à sa biographie, je la demanderais un peu à tout le monde, et surtout à lui-même. Je puiserais dans sa correspondance, dans ses mémoires, dans ses préfaces. On le trouverait là, peint de sa propre main, avec la plus fine plume de prosateur, et de ce volume ainsi composé, sortirait une des figures de poète

les plus originales et les plus attachantes de notre siècle.

Mon vœu se réalisera-t-il ? Je n'en désespère pas. Un jour, au Bois de Boulogne, dans une promenade où je lui parlais de lui, de sa réputation, il s'arrêta tout à coup, me prit la main et me dit : « Savez-vous quelle serait mon ambition ? C'est qu'il restât cent vers de moi. » Il en restera davantage...

E. Legouvé.

Mon vœu s'est réalisé. Voici le *Béranger des Écoles* dont MM. Garnier frères ont bien voulu me charger de diriger la publication.

J'y suis resté fidèle à mon programme.

Une quarantaine de chansons, et cent pages de prose empruntées à l'autobiographie de Béranger, et à sa correspondance, suffiront pour mettre en relief cet esprit absolument supérieur si et honoré par les plus grands hommes de son époque.

Gœthe, dans ses conversations avec Eckermann, revient souvent à Béranger, et n'hésite pas à l'appeler un *Poète de Génie.*

Châteaubriand, dans la préface de ses *Études historiques*, a écrit textuellement : « Sous le simple titre de chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poètes que la France ait produit. Avec un génie qui

tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, quand il l'a voulu, comme Tacite écrivait. »

Dickens m'a dit, à moi : Savez-vous quel est, parmi nos classes laborieuses et éclairées, le poète français le plus populaire? C'est Béranger.

Stendhal, si fort vanté aujourd'hui, a dit dans ses *Promenades d'un Touriste :* Béranger est un des plus grands poètes du XIXe siècle.

Avec de tels répondants... j'en pourrais ajouter bien d'autres; notre recueil peut, je crois, se produire sans crainte, devant le public des Écoles.

Entendons-nous sur ce mot, Écoles. Il ne s'agit pas seulement ici des classes de l'enseignement primaire... Béranger n'est pas le poète des enfants. C'est à l'ensemble de nos écoles secondaires, supérieures, normales, scientifiques, que nous nous adressons. La jeunesse! Voilà le juge à qui j'en appelle de l'oubli où est tombé Béranger.

POÉSIES

BÉRANGER
DES ÉCOLES

LE ROI D'YVETOT

MAI 1813

Le Roi d'Yvetot date de 1813. Il circula d'abord dans Paris sous forme de manuscrit et sans nom d'auteur. Le succès fut immense. Le public, qui pressent parfois merveilleusement les gloires futures, devina là un poète et un chef-d'œuvre. Tout est nouveau dans ce petit poème. D'abord, le choix du personnage : En 1813! le lendemain de Leipsick! célébrer comme un modèle de souverain, ce petit bonhomme de roi, coiffé d'un bonnet de coton, et parcourant son royaume sur un âne! Quel contraste et quelle satire!

Puis, la perfection de la forme : Il n'y a pas une tache dans ces six couplets.

Puis, ce mélange, inconnu depuis La Fontaine, de raillerie et de profondeur.

Enfin la richesse de la rime. Là encore, Béranger est un précurseur. En pleine littérature impériale, bien avant la révolution romantique, il rima aussi bien, je dirais volontiers mieux que M. de Banville, car il va jusqu'à la *consonne d'appui* et ne va jamais jusqu'au bout rimé.

LE ROI D'YVETOT

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
    Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
    La, la.

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
    Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
    La la.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

LE MARQUIS DE CARABAS

NOVEMBRE 1816

Air *du Roi Dagobert.*

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu!
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix :
Il en aura trois,
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos...
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.

Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

LE VIEUX DRAPEAU

1820

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.

Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté ;
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière.
Oui, je secouerai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs!

LES HIRONDELLES

Air *de la Romance de Joseph.*

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu, de nos garçons,
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

PAILLASSE

1816

Air : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

J' suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuq' part m'attrapa,
Et m' dit : Saute, Paillasse!
T'as l' jarret dispos,
Quoiqu' t'ay' l' ventre gros
Et la face rubiconde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn, l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien ;
Plus d'un envieux en gronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

J' buvais du bon, mais un hasard,
Où j' nons rien mis du nôtre,
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître;
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' sautrai toujours;
N' faut point qu' la recette baisse.
Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaiement qu' toi,
Puisque l' pays abonde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

MON AME

Air *des Scythes et des Amazones.*

C'est à table, quand je m'enivre
De gaieté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. *(Bis.)*
Il semble alors que mon âme me quitte.
Adieu, lui dis-je, à ce banquet joyeux :
Ah! sans regret, mon âme, partez vite; } *Bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux. *(Bis.)*

Vous prendrez la forme d'un ange;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite,
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

LE CHANT DU COSAQUE

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Viens, mon coursier, noble ami du cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord,
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides :
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à ta voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

LES ÉTOILES QUI FILENT

Air *du Ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant,

Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt
— Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait...
— Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce Dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque!. .
Va, mon fils, garde ta candeur,
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

LE VENTRU

OU COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818 AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE ***

PAR M***

Air : *J'ons un curé patriote.*

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.

L'État n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle (1),
A quinze de d'Argenson;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truflé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé,
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

(1) A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits (1).
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.

(1) Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,
Vous paierez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

JACQUES

AIR de *Jeannot et Colin.*

Jacques il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvre gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!
Et le sel aussi, notre sucre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

COUPLETS
SUR
LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta muse,
Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
Ris du laurier qu'un parti te refuse;
Consacre encor des vers à nos exploits.
Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
Ce dernier jour de gloire et de revers. »
J'ai répondu, baissant des yeux humides :
— Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée,
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détronée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois; peuples, accourez tous,
La Liberté sonne ses funérailles;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.

Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

LES DEUX COUSINS

OU LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

1821

Air : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Salut! petit cousin germain (1);
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La fortune te tend la main;
Ta naissance l'a fait sourire.

(1) Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Mon premier jour aussi fut beau :
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau *(bis.)*
Et cependant je suis à Vienne! *(bis.)*

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain;
Et cependant je suis à Vienne!

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs;
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais :
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats;
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée;
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour;
« De mon cousin qu'il vous souvienne.
« Vous lui promettiez votre amour *(bis);*
« Et cependant il est à Vienne! » *(bis.)*

MON HABIT

Air : *Du vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.

Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LES OISEAUX

COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL

JANVIER 1816

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

LE VIEUX SERGENT

1823

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu?*

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître;
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République,
« Sur la frontière à sa voix accourus?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés!
« La liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
« Par la cartouche encor toute noircie
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes ;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
« Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

LA BONNE VIEILLE

Cette chanson est unique dans l'œuvre de Béranger. Le titre, *La bonne Vieille*, l'idée de mort répandue dans ces cinq couplets, le nom de *votre ami*, reparaissant à chaque refrain, ne laissant subsister qu'un charme mélancolique et touchant, dans cette élégie d'amour qui rappelle les poètes du VIe siècle ; on dirait un écho de Ronsard.

LA BONNE VIEILLE

Air de Wilhem, ou *Muse des bois et des accords champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes lecons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Air : *Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encore le révère,
Oui, le révère,
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui. *(Bis.)*

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents :
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux;
D'un fils, Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre : bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. *(Bis.)*

LA PETITE FÉE

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux,
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

MON TOMBEAU

AIR *d'Aristippe.*

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise, amis! point de folle dépense;
Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;
Buvons gaiement l'argent de mon tombeau. *(Bis.)*

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie;
Mangeons gaiement l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur!
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaiement l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et, quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su, par la fenêtre,
Jeter gaiement l'argent de mon tombeau.

LE DIEU DES BONNES GENS

Cette chanson fait date dans l'œuvre et dans la vie de Béranger. Je vais étonner bien des gens, en disant que Béranger était profondément religieux. Pour lui, Dieu n'était pas seulement quelque chose, c'était quelqu'un; quelqu'un à qui il s'adressait, en qui il se confiait, qu'il implorait, en qui il espérait. Son testament commence par ce mot : *Devant Dieu.* Sa correspondance et son autobiographie sont pleins de paroles comme celles-ci : « Mon immuable confiance en Dieu m'a seule soutenu et sauvé. Je n'oublierai jamais que c'est au *Génie du Christianisme* que je dois de n'être pas Voltairien. « Or il est bon de savoir que sous la Restauration, le parti libéral se partageait en deux classes : les Voltairiens et les Incrédules : c'est-à-dire, ceux qui ne croyaient pas à grand chose, et ceux qui ne croyaient à rien. Seulement. hâtons-nous d'ajouter que l'incrédulité de ce temps-là ne ressemblait en rien au pédantesque et dogmatique matérialisme d'aujourd'hui, qu'il n'avait rien de commun avec cette *non religion* qui a tous les défauts des religions,. l'intolérance, l'arrogance et l'esprit de persécution. L'athéisme d'alors était un athéisme de salon, aimable, gouailleur, et d'autant plus redouté, qu'il était armé à légère. Quelques-uns de ces spirituels railleurs, parmi lesquels brillaient Benjamin Constant, Arnault, Étienne, dînaient souvent le jeudi chez M. de Jouy, et c'est précisément dans ces dîners du jeudi que Béranger faisait presque toujours l'essai de ses chansons nouvelles. Un jour il arriva un peu troublé, un peu tremblant, et quand il se leva, au dessert, ce fut d'une voix qui n'était pas fort rassurée, qu'il commença ainsi :

« *Il est un Dieu, devant lui je m'incline.* »

La stupéfaction fut générale. Les convives se regardaient les uns les autres, n'en pouvant croire leurs oreilles. Ce fut quelque chose de pareil à la scène chez Mme d'Épinay, quand J.-J. Rousseau, au milieu des déclamations matérialistes de Diderot, du baron d'Holbach, et d'Helvétius, se leva tout à

coup, et dit d'une voix ferme. Eh bien! messieurs, moi, je crois en Dieu! Ajoutons à l'honneur du salon de M. de Jouy, que l'étonnement ne fut pas long. Le *verre en main* du refrain désarma tout le monde; la beauté des vers emporta tout, et Béranger, la chanson finie, fut salué grand poète. Mais voici un fait qui ajoute un intérêt de plus à cette scène.

Béranger a raconté lui-même, avec détail, que c'est ce jour-là qu'il conçut l'espoir de donner à la France une poésie *chantée qu'elle n'avait pas encore.* « Sûr désormais, nous dit-il, de pouvoir dépenser dans la chanson tout ce que je me sentais d'inspiration poétique, je renonçai à tout autre genre, seulement je tins plus que jamais à me servir de nos ponts neufs: à mettre ainsi *mes idées à cheval sur nos vieux airs*, pour les aider à courir par le monde et dans le peuple! je m'attachai de plus en plus à entremêler les tons, à dramatiser mes petits poèmes, mais sans jamais abandonner le refrain, frère de la rime, car sans refrain, pas de succès; enfin je m'astreignis à faire *tout ce que le genre de la chanson exige, pour en obtenir davantage*, et pour l'élever à la hauteur de tous les sentiments, et de toutes les idées. Puis il ajoute, ce qui complète cette précieuse confidence : « Quel avantage pour moi que de choisir un genre *qui n'avait pas de poétique* et qui mettait à ma disposition tout ce dictionnaire de la langue française, dont nos critiques ne permettaient guère qu'une partie aux autres formes de la poésies. » Voilà un programme bien nouveau! Cette prise de possession de *tout le dictionnaire* ne ressemble-t-elle pas fort, quinze ans à l'avance, à la célèbre et retentissante théorie révolutionnaire de Victor Hugo sur la poésie lyrique.

« *Plus de mot sénateur! plus de mot roturier!*
« *Je fis une tempête au fond de l'encrier!*
« *Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire!*

. . . .

« *Et je dis, pas de mot, où l'idée au vol pur*
« *Ne puisse se poser tout humide d'azur!...*

C'est beaucoup plus éclatant, mais c'est la même chose. Plus j'étudie Béranger, plus je suis frappé de le trouver à l'origine de la plupart de nos innovations poétiques.

LE DIEU DES BONNES GENS

Air *du vaudeville de la Partie carrée.*

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents!
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

1824

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devraient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir;
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr!
Laisse ma Muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur,
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierge d'Athène; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

LES SCIENCES

Air :

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses,
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi! pour une âme incertaine,
La science est d'un vain secours,
Gardons Lisette et La Fontaine :
Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide,
Dans ses jardins j'errais surpris;
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette;
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette :
Muses, restez; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.

De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière :
Muses, restez; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse,
Si les cieux n'obéissaient pas!
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique :
Muses, restez; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie;
Nos cœurs n'en aimeront que mieux;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe;
Muses, restez; restez, Amours.

ADIEUX A LA CAMPAGNE (1)

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur daigne encor me sourire,
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants!
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

(1) Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fu copiée et distribuée au tribunal, le jour de la première condamnation de l'auteur.

Déjà leur rage atteint mon indigence (1);
Au tribunal ils traînent ma gaieté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance;
Rougiraient-ils devant ma probité?
Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États?
Ce n'était point le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais en ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart (2) s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

(1) Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

(2) Le Procureur général.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle;
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs!
Mes fers sont prêts, la liberté m'inspire :
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Echos des bois, répétez mes adieux.

LE VIEUX VAGABOND

Air : *Guide mes pas, ô Providence* (des *Deux Journées*).

J'ai hésité un moment à faire entrer cette chanson dans notre anthologie. Je trouve, dans le personnage, une amertume qui va jusqu'à l'injustice, et dans le poète, une compassion qui va jusqu'à une indulgence coupable.

Deux raisons m'ont décidé à l'admettre. D'abord sa puissance d'exécution. Nulle part Béranger ne s'est montré plus vraiment poète, plus profond et plus humain.

Puis, je vois là une nouvelle preuve de *cette prévision lyrique* qui le rend digne du nom donné au poète dans l'antiquité, *Vates*. Ce vieux vagabond, qui accuse la société de sa misère sans penser à s'accuser lui-même, et qui se laisse mourir de faim par vengeance, n'est-il pas bien l'ancêtre de nos socialistes d'aujourd'hui? Seulement, lui, il meurt; eux ils tuent.

LE VIEUX VAGABOND

Dans ce fossé cessons de vivre;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère,
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

COUPLETS

A MA FILLEULE

AGÉE DE TROIS MOIS

LE JOUR DE SON BAPTÊME

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
Ce choix seul excite vos cris :
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas :
A vos yeux cela doit me nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous la loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie!
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque-là mes chansons plaisent!
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire!
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

MA RÉPUBLIQUE

Air *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

J'ai pris goût à la république,
Depuis que j'ai vu tant de rois.
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.

On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaieté,
Ma table est tout son territoire;
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus,
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité;
Qu'on puisse aller même à la messe :
Ainsi le veut la liberté.

LES BOHÉMIENS

AIR : *Mon pèr' m'a donné un mari.*

Sorciers, bateleurs ou filous,
    Reste immonde
    D'un ancien monde;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
    L'hirondelle
    D'où vous vient-elle?
D'où nous venons? l'on n'en sait rien;
Où nous irons, le sait-on bien?

Trouvons-nous Plutus en chemin :
    Notre bande
    Gaiement demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
    De la ville
    Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu! »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Mais, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

MAUDIT PRINTEMPS

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos regards se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous sourire comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le léger grésil qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

LA PAUVRE FEMME

Air *de mon Habit,* ou d'*Aristippe.*

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
  Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
  C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
  Elle vient, hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme.
  Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
  Au teint hâve, aux yeux amaigris?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
  Ses chants ravissaient tout Paris.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
  Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
  Ah! faisons-lui charité.

Revers affreux! un jour la maladie
  Éteint ses yeux, brise sa voix :
Et, bientôt seule et pauvre, elle mendie
  Où depuis vingt ans je la vois.

Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
  Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre :
  Ah! faisons-lui la charité!

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
  Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
  Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
  Peut se nourrir de piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
  Ah! faisons-lui la charité!

LES ENFANTS DE LA FRANCE

1819

Air *du Vaudeville de Turenne.*

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. *(Bis.)*

Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France! (*Bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin, aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare!
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense*,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois;

* La spoliation du Musée.

Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux Amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. *(Bis.)*
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France! *(Bis.)*

LE JUIF ERRANT

Air du *Chasseur rouge,* d'Amédée de Beauplan

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. *(Bis.)*
Sans vieillir accablé de jours,
La fin du monde est mon seule rêve,
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se lève,
Toujours, toujours, *(Bis.)* } *Bis.*
Tourne la terre où moi je cours, }
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.

J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et, pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
    Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit : « Passe!
« Passe! » Et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
« Tes aïeux ne t'ont point ici
« Gardé de place dans leur tombe. »
    Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin;
Adieu, le tourbillon m'entraîne. *(Bis.)*

Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours, *(Bis.)*
Tourne la terre où moi je cours, } *Bis.*
Toujours, toujours, toujours, toujours.

LE MALADE

AVRIL

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs;
Et tout renaît, et bientôt l'aubépine
Verra l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape a renversé mon verre;
Plus de gaieté! mon front se rembrunit;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore!
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs;
De nouveaux noms la France se décore;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter!
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie;
Elle revient : despotes, à genoux!
Pour l'étouffer, en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.

Mais dans nos cœurs le courage sommeille;
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

LE VIEUX CAPORAL

1829

Air *du Vilain,* ou *de Ninon chez Madame de Sévigné.*

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. *(Bis.)*
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends!... Il vient d'en guérir,
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme!...

Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire!

Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.

Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme...

Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine;
Surtout ne tirez point trop bas;
Et qu'au pays Dieu vous ramène! *(Bis.)*

Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas au pas, au pas!

LES FOUS

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt, nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

JEANNE LA ROUSSE

OU

LA FEMME DU BRACONNIER

Air : *Soir et matin sur la fougère.*

Un enfant dort à sa mamelle;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle, pieds nus, dans ses sabots.

Hélas! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée;
Elle cousait, chantait, lisait,
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois; chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde;
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse,
« Du château payons l'aumônier. »
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère!
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

LE SUICIDE (1)

SUR LA MORT

DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS

FÉVRIER 1832

Air d'*Angéline* (de Wilhem) ou du *Tailleur et la Fée.*

Quoi! morts tous deux, dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit : Le monde fait naufrage;
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit; sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Cette note est de Béranger.

(1) J'ai connu ces deux jeunes gens dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pièces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et maladive, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à la Force, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à la Force aussi qu'il vint me trouver, en m'appor-

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons!
Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

tant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis je lui prodiguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de *Faruch le Maure*, il m'écrivit : « Je « me souviens de ce que vous m'avez dit: ne craignez rien, mon « triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus « cinq minutes ».

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi faite sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière, elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout són culte un autel est resté;
Y touchions-nous, l'idole était de fange.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais, les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,

l'execution de son déplorable dessein : « Vous m'avez connu, « Béranger, Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la « place qu'il vous réserve là-haut ? »

Outre les drames de *Faruch* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé sans doute, mais empreintes des nobles sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur : il n'en résulta pour lui ni blessure ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde!

Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter ;
Et, notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau, qu'on escorte,
Au toit du chef le protège endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons;
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

ÉMILE DEBRAUX (1)

CHANSON-PROSPECTUS

POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.

(1) Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonnier ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée.

Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?
Eh! non, messieurs, il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs:
Il grelottait; mais sa Muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela :
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos;
C'était l'asile où se cachait la gloire :
Le pauvre peuple aime tant les héros!

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse :
Je l'ai conduit où, vieux, j'irai demain;
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir !
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allégez l'indigence :
Riches et grands, achetez ce recueil;
A tant d'esprit passez la négligence :
Ah! du talent, le besoin est l'écueil.
Ne soyez pas ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

Air du *Dieu des bonnes gens.*

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis,
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin,
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent, du bout de leur sceptre insolent,
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.

« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours (1).
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnons-nous la main.

(1) On sera surpris peut-être que j'ai mis à la fin de notre anthologie cette chanson publiée il y a si longtemps. Je l'ai fait à dessein. Ce vœu, qui en 1818, semblait irréalisable, s'est réalisé en 1893. Le poète a deviné le grand fait qui s'est passé à Paris, au mois d'octobre, le peuple russe et le peuple français, *faisant alliance* et se donnant la main, aux yeux de l'Europe étonné.

CHANSONS POSTHUMES

MA CANNE

Ma Canne est le portrait de Béranger marcheur. La marche a été une de ses grandes passions et un de ses grands moyens d'inspiration. Montaigne a dit qu'il ne travaillait jamais aussi bien qu'à cheval. Béranger ne composait jamais aussi bien qu'à pied. L'air, le mouvement, les arbres, valaient pour lui toutes les excitations factices des spiritueux. A Passy, il passait une partie de sa journée dans le Bois de Boulogne, qu'il appelait *mon bois*. A Fontainebleau, il appelait la forêt *sa forêt*. Il en connaissait les plus secrets asiles, il en savourait toutes les solitudes. Il aimait passionnément à en faire les honneurs à ses amis. Je ne puis me souvenir sans émotion d'une promenade de trois heures que je fis avec lui, à travers ses arbres séculaires. Jamais je ne l'ai vu si heureux, si ému et si éloquent. J.-J. Rousseau n'avait pas un plus profond sentiment de la nature.

MA CANNE

Viens! allons aux champs! Le ciel nous fait signe.
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.

De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?
L'ai-je célébré dans un gai repas?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
 A travers bois, prés et moissons,
 Allons glaner fleurs et chansons. } *Bis.*

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées!
 A travers bois, prés et moissons,
 Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde;
Que d'excellents vers je me suis promis!
Enfant de Paris, perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés;
Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La muse avait mis sa marque à mes langes.
 A travers bois, prés et moissons,
 Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :

Suis-moi hors des murs; la campagne est belle,
Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin.
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Dirige le char de la République,
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi! m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant!
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

L'APOTRE

A M. DE LAMENNAIS

L'apôtre c'est Saint Paul. Béranger avait pour lui une admiration profonde. D'abord, il lui savait un grand gré d'être resté ouvrier en devenant apôtre. Saint Paul tissait des nattes, c'était son gagne-pain. Il continua sa grossière besogne manuelle au milieu de sa prédication évangélique. Jamais il ne consentit à puiser dans le petit trésor commun des disciples de Jésus.

Béranger écrit dans une lettre à M...

« Avez-vous lu Saint Paul? C'est ma foi, un grand homme, je ne connais pas de philosophe à mettre à côté. Il ne fait pas de la sagesse à son aise comme le bon Socrate. Trente ans de pérégrinations, à travers un monde ennemi, pour répandre sa foi qui est surtout l'immortalité de l'âme, et qu'il savait être un frein nécessaire à ce monde corrompu! »

Ailleurs il ajoute :

« Depuis quelque temps, j'ai relu avec un plaisir indéfinissable les Évangiles de Saint Paul, qui sont bien les meilleurs modèles à prendre quand on veut se dévouer à écrire pour le peuple.

C'est un fameux apôtre que cet homme-là. Voilà un *vrai* révolutionnaire. Oh! que je voudrais avoir un si grand et si ferme courage. »

De telles paroles ne nous montrent-elles pas un Béranger encore nouveau? Comme on admire plus sa chanson, après les avoir

lues. Le rythme en est pressé, haletant; on y sent tout l'emportement de cette course sainte. C'est le pendant de la chanson du *Juif-Errant*. Tous deux sont condamnés à courir toujours: l'un pour expier son crime, l'autre pour évangéliser par ses vertus.

L'APOTRE

Air :

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde;
En festins ici passe un jour.
— Non, non; je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.
— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non; je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.
— Aux cieux? La gloire seule y mène.
Chante, elle te tendra la main.
— Non, non; je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.
— Crains le brigand dans les montagnes;
Crains le tigre dans les forêts.
— Non, non; je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.
— Crains l'orgueil des passions viles;
Crains le rire aux éclats moqueurs.
— Non, non; je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!
— Crains le riche si tu l'alarmes;
Crains le pauvre s'il te comprend.
— Non, non; je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.
— Quoi! les maux, la fatigue et l'âge,
N'ont point dompté tes cheveux blancs?
— Non, non; je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

— Tremble! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.
— A nos lois déguise l'insulte;
Recours à l'art des orateurs.
— Non, non; je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.
— Dis un mot, et ta grâce est prête;
D'honneurs on te comble à l'instant.
— Non, non; je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.
— Par ton exemple tu nous changes.
Nous prierons sur ta tombe. Adieu!
— Oui, oui; je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.

BONDY

Ce titre de Bondy est bien étrange : le sujet l'est bien plus encore. Écrite en 1843, cette chanson ne figure pas cependant dans les œuvres posthumes, qui ont paru en 1858. Les amis, chargés de cette publication, ne crurent pas devoir l'y faire entrer, ils ont eu raison. Cette satire violente des mœurs du dernier règne, cet anathème jeté à la célèbre phrase de M. Guizot : *enrichissez-vous!* eût ressemblé, à cette époque, à une attaque contre les vaincus. Béranger s'y fût refusé lui-même. Mais aujourd'hui, à tant d'années de distance, nous avons cru pouvoir et devoir mettre ces vers en lumière, parce que Béranger n'a rien écrit de plus original, de plus vigoureux et de plus puissant. Que sa plume fût spirituelle, acérée, railleuse, sarcastique, mordante, qui ne le sait? Mais qu'il pût, pour un jour, pour un moment, devenir Juvénal ou Archiloque, jamais je ne l'aurais cru. Disons-le franchement, il y a de l'excès, de l'injustice même dans cette satire ; mais cet excès même nous montre au vif un des traits les plus caractéristiques de Béranger. Le désintéressement, la probité, le dédain et presque la haine de l'argent, comptent parmi ses vertus dominantes. Il était fier de sa pauvreté. Il tenait à honneur d'avoir su être pauvre. Quand Gounod lui apporta la musique composée par lui, sur *Mon Habit*, « Je vous remercie, lui dit le poète, d'avoir choisi cette chanson, car j'y ai mis un des vers auxquels je tiens le plus

« *Ton indigence qui m'honore.* »

Lors donc qu'il vit éclater sous Louis-Philippe, cette fatale soif de l'argent, tout son cœur se souleva de dégoût, et c'est de

son indignation d'honnête homme que partit cet iambe vengeur, *Bondy*. Bondy! Ce titre seul constitue déjà la plus violente des attaques. Qu'était-ce en effet que Bondy, dans la première partie du siècle? Un coupe-gorge et une sentine. C'est à Bondy, que se déversaient, comme à Pantin, les immondices de Paris! C'est dans la forêt de Bondy qu'on volait et qu'on assassinait pour voler, en plein jour. Eh bien! ce que le poète attaque dans Bondy, c'est le repaire et c'est l'égout! Il y traîne, il y roule dans leur fange les voleurs et les assassins pour vol! Que ce tableau fût exagéré en 1843, soit! mais comme il est devenu vrai! comme voilà bien la hideuse image des cupidités, des vénalités, des saletés, qui s'étalent impudemment et impunément devant nous depuis dix ans! Décidément, Béranger est un voyant!

BONDY

Air : *C'est l'amour*, etc.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez! } *Bis.*

L'or et l'argent sont nos idoles:
Rester pauvre est de mauvais goût.
Votes, serments, écrits, paroles,
On trafique aujourd'hui de tout.

Tout se vend, tout s'achète,
Honneurs, emplois, brevets,
Quand Vespasien répète :
L'or ne sent pas mauvais...

Gens titrés, etc.

Prêtre, du ciel ouvre la porte,
Pour mon salut, passons marché;
Grand avocat, combien rapporte
Le crime au supplice arraché?
Qu'à Waterloo succombe
Un peuple de héros;
Marchand, fouille leur tombe;
Fais argent de leurs os.

Gens titrés, etc.

Si l'industrie aux bras sans nombre
Nous prépare un monde meilleur,
Des forbans l'entravent dans l'ombre,
Malgré bourgeois et travailleurs.
Cette bande honnie
Enfle son riche avoir
Des sueurs du génie,
Des pleurs du désespoir.

Gens titrés, etc.

Quoi! le poète à la richesse
Fait sacrifice de ses goûts!
Frais parvenus, vieille noblesse,
Pêchent l'or aux mêmes égouts.

Le joueur suit ses pontes,
Le pauvre un numéro;
Hélas! et que de comptes
Soldés par le bourreau!

Gens titrés, etc.

Venez; la fortune vous guide,
Sa voix vous révèle un trésor;
A Bondy, dans un lac fétide,
Elle cache des monceaux d'or.
En vain l'odeur révolte!
Qui viendra le premier?
Point de riche récolte
Sans beaucoup de fumier.

Gens titrés, etc.

Tous, oui, tous, dans l'infecte mare,
Criant : De l'or! plongent soudain.
Moi, j'en pleure, et la foule avare
Raille mes pleurs et mon dédain.
Vieux de la République,
Vieux de Napoléon,
Allez, troupe héroïque.
Fermer le Panthéon.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

LE CHAPELET DU BONHOMME[1]

AIR : *On dit partout que je suis bête.*

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes veines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine;
Et perds en route, grain à grain, } *Bis.*
Le noir chapelet du chagrin. }

Bientôt après, plainte nouvelle.
Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las? il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.

(1). M. Cousin regardait cette chanson comme un des chefs-d'œuvre de la poésie française; elle résume toute la philosophie de Béranger. Elle termine bien notre anthologie. Heureux ceux qui, comme moi, ont pu l'entendre dire par Delaunay, de la Comedie-Française. Sa diction et sa voix valasent les plus beaux airs du monde.

— Cours! Dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village!
Cours l'éteindre par ton courage;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême,
Bonhomme, on rejoint ceux qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte,
Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange,
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
Heureux qui m'a pour conducteur!
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme,
Va donc prêcher ma loi, Bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain } *Bis.*
Au noir chapelet du chagrin. }

PROSE

(FRAGMENTS)

PROSE

(FRAGMENTS)

Béranger n'est pas connu comme prosateur. Il mérite de l'être. Sans doute il n'y a pas en lui un prosateur de race, comme Voltaire, comme Mme de Sévigné, comme Michelet; il n'est pas né avec sa plume toute taillée dans la main; son style est un style fait, mais fait avec les meilleurs éléments de notre langue. Rien de la phraséologie déclamatoire de l'École de l'Empire, ou de l'École nouvelle. Il veut être naturel, et il l'est; il veut être simple, et il l'est. Sa simplicité et son naturel ne manquent ni de relief, ni de couleur, et l'art ne va jamais chez lui jusqu'à l'artifice.

Les trois fragments que nous empruntons à sa biographie et à sa correspondance, nous le montreront tour à tour, conteur, moraliste, penseur. Sa prose complètera ses vers et achèvera son portrait.

HISTOIRE DE LA MÈRE JARY

La mère Jary était une vieille femme de soixante-six ans, que j'avais connue dans ma jeunesse, à qui j'avais rendu quelques services et qui s'en souvenait. Un jour qu'elle était venu me voir, je crus remarquer qu'elle pleurait.

— Qu'avez-vous, mère Jary ?

— Hélas ! ce sont mes vieux chagrins qui prennent le dessus. Excusez-moi.

— Asseyez-vous là, et causons de vos vieux chagrins. N'est-ce pas plutôt que votre loyer vous tracasse encore ? parlez : je suis riche aujourd'hui.

— Non, mon enfant, ce n'est pas le loyer cette fois. Je ne vous ai jamais raconté ma vie, ma misérable vie. Elle a été bien triste !

— Eh bien ! mère Jary, racontez-la-moi.

— Mais vous écrivez.

— Qu'importe !

— Je vais donc tout vous dire. Peut-être vous donnerai-je ainsi moyen de m'être utile.

« J'ai été fort jolie, fort gaie, fort rieuse. Ma mère, petite couturière, m'apprit son état et je devins ouvrière assez habile. J'avais dix-sept ans quand Jary demanda ma main. Il était beau garçon, de joyeuse humeur, et avait un emploi dans les écuries du roi : c'était une fortune. Ma mère, depuis la mort d'un fils beaucoup plus âgé que moi, restée faible et souffrante,

avait le pressentiment de sa fin prochaine, et, voyant que Jary me plaisait, elle se hâta de conclure le mariage, qui, pendant six mois, fut le plus heureux du monde. Malheureusement, la santé manquait à Jary. Depuis longtemps il souffrait de la poitrine; tout à coup le mal fit de rapides progrès : malgré tout son courage, je le vis contraint de moins travailler d'abord, puis de recourir au médecin, et bientôt il fut réduit à garder le lit la moitié du jour. Nos petites économies s'en allèrent; les dettes ne tardèrent pas à s'accumuler, et notre linge, nos meubles, nos hardes furent mis en gage. C'eût été peu si sa santé se fût rétablie; au contraire, il s'affaiblissait chaque jour davantage, et lorsque j'accouchai, il nous restait à peine de quoi payer la sage-femme.

« Dieu me donnait un fils, un fils charmant, mais point de lait pour le nourrir. Nous ne pouvions nous procurer une nourrice. Quel désespoir troubla ma joie de mère ! Et, pour ajouter à ce malheur, les suites de ma couche furent pénibles et longues. Nous ne savions que faire pour apaiser les cris du pauvre et cher enfant. Quelques jours après mon accouchement, Jary, étendu sur un matelas, se lève précipitamment : « Donne-moi mon fils, dit-il; je vais le conduire dans « le village où ma mère est morte, je suis sûr de lui « trouver une nourrice. J'y cours. »

Je ne sais comment il eut la force de se lever et de sortir, emportant bien emmaillotté notre enfant, que je couvris de baisers et de larmes. Selon moi, il devait rester absent presque toute la journée : je le vois rentrer au bout de quelques heu-

res et tomber sur son matelas sans pouvoir proférer une parole. Malgré la fièvre qui venait de me prendre, je me traîne auprès de lui et le force de boire un reste de vin qu'il avait gardé pour moi. Il se ranime enfin; mais alors des pleurs inondent son visage, si défait, si pâle! Une secrète inquiétude me saisit. « Et notre « fils? » lui dis-je. A ces mots, ses pleurs redoublent; il me presse dans ses bras défaillants : « Il est aux « Enfants-Trouvés, » répondit-il en se laissant retomber sur le matelas.

« Voilà, mon cher monsieur, le plus affreux moment de ma vie, celui qui l'a remplie d'une amertume telle, que tous les biens de ce monde n'eussent pu l'adoucir. Je m'écrie : « Quoi! tu as porté là mon « fils! — Nanette, écoute, dit-il en me prenant les « mains; je n'ai plus que quelques jours à vivre, « quelques heures peut-être. Je te laisse accablée « de dettes, sans un seul ami, sans la moindre pro- « tection. Que serais-tu devenue avec un enfant que « tu ne pouvais nourrir? Que serait-il devenu lui- « même, ce cher enfant? Pardonne-moi et écoute- « moi, je t'en supplie. Avant de le déposer dans cette « maison, je lui ai fait, à la cuisse gauche, une croix « de la forme de celle que tu as mise en gage. Comme « il n'était pas baptisé, j'ai attaché un billet à ses « langes, où je demande qu'on lui donne mon nom « de Paul. »

Quelque peine qu'il eût à parler si longtemps, il fut obligé de me redire les mêmes choses plusieurs fois, car il voyait que, dans mon abattement, je ne l'avais ni compris, ni entendu. Il ajouta : « La croix

« ne s'effacera pas. Je l'ai marquée avec un fer chaud. « Avec un fer chaud ! » m'écriai-je saisie d'horreur et m'éloignant de lui comme j'aurais pu le faire d'un assassin. « Rassure-toi, me dit le malheureux ; j'y ai « pris tant de précautions, qu'à peine a-t-il poussé « un gémissement. »

« Mon trouble ne s'apaisa que par le projet que je formai en moi-même de courir bientôt reprendre mon enfant. Mais mon état, qu'empira sans doute la violence du chagrin, ne me permettait pas de sortir, et dès la nuit même, après les efforts de tout genre qu'il venait de faire, Jary tomba dans des convulsions que je crus être son heure d'agonie. Le médecin ne me laissa aucun espoir, et, n'étant plus payé, cessa ses visites. Jary languit encore dix jours, et c'est lorsque l'espérance me revenait, qu'après une crise affreuse je reçus son dernier soupir. Pauvre ami ! qu'il était honnête et bon ! Dieu aura eu pitié de son âme. Oh ! que de fois j'ai prié pour lui la Vierge et son saint patron !

« Hélas ! mon cher monsieur, voilà quarante-huit ans de cela, et, depuis ce moment, je n'ai eu que son souvenir et celui de mon fils pour unique compagnie.

Dès que ma santé fut rétablie, je fis bien des démarches pour avoir des renseignements sur mon fils. Toutes mes tentatives furent vaines, car c'est un usage de l'administration des Enfants-Trouvés de refuser aux mères la connaissance des lieux où ces enfants sont envoyés. Je m'en aperçus avec désespoir dès les premières réponses qui me furent faites, avec

une dureté qui m'intimida et m'empêcha peut-être de dire et de faire ce qu'il eût fallu. Personne ne nous écoute, ne nous aide, nous autres petites gens. Oh ! si j'avais pu savoir ce qu'il était devenu ! Pour l'avoir, pour l'élever, que n'aurais-je pas donné ! que de nuits j'aurais consenti à passer au travail, en outre de celles que je passais déjà ! Après de longues années de sollicitations, une des sœurs de la maison prit enfin pitié de moi. Elle feuilleta les registres, trouva, à l'époque indiquée, un nouveau baptisé du nom de Paul, écrivit dans l'endroit éloigné où il avait été envoyé et d'où l'on répondit que, la nourrice et son mari étant morts, l'enfant, âgé de huit ans, avait été confié à un voyageur riche que sa bonne mine avait intéressé. Depuis, on n'en avait plus entendu parler, et le curé du lieu avait oublié le nom du voyageur et son pays.

« C'était bien peu de chose pour une mère que ces détails ; pourtant ils me causèrent une grande joie. Mon fils avait échappé aux premières maladies de l'enfance, il devait vivre, il vivait. Plus j'y pensais et plus j'en étais convaincue. Tous mes rêves me semblaient dire d'espérer.

« Depuis lors, j'ai vécu avec ce cher fils, avec mon Paul ; non seulement en le cherchant partout, autant que je le puis dans ma vie de travail, mais en m'en faisant une image toujours plus parfaite, d'année en année. Je l'ai vu tout petit, je l'ai vu grandir, devenir homme, et je le vois aujourd'hui dans son âge mûr. Il me ressemblait, il aurait eu ma force, il vit, mon cœur en est sûr. Dès que je suis seule, il est toujours

devant mes yeux : il n'y a pas longtemps que je me suis écriée : « Combien tu as déjà de cheveux blancs, Paul ! » et je l'ai vu me sourire tristement. Il aura sans doute aussi éprouvé bien des peines. Je ne sais cependant pourquoi je m'imagine qu'il a fini par faire une brillante fortune. Je ne puis me le représenter que bien vêtu ; mais, dût-il être en haillons, que je le presse sur mon cœur avant de mourir ! »

Avec quel intérêt j'écoutais cette mère se créant ainsi l'image du fils qu'elle rêvait sans cesse ! Qu'on ne croie pas que cette femme eût le cerveau malade : elle était au contraire d'un sens rassis et droit, mais sa sensibilité maternelle avait été développée à ce point par la solitude et le besoin d'aimer. Le cœur d'une mère est une source inépuisable de miracles.

S'apercevant de l'émotion qu'elle me faisait éprouver : « N'est-ce pas que je le retrouverai? — Je l'espère comme vous, mère Jary. S'il était mort, vous perdriez la faculté de le voir ainsi. Dieu ne voudrait pas se faire un jeu d'une affection si touchante. » La joie brillait dans les yeux de la pauvre femme, qui s'empressa d'ajouter : « Je me suis dit cela bien souvent. Ah ! si vous saviez ! quand je suis dans la rue, je regarde tous les passants de son âge. J'ai osé même, moi qui suis timide, en arrêter plusieurs parce que leur taille, leur tournure, leurs traits, me rappelaient mon frère, qui me ressemblait à s'y méprendre. Les uns rient et me repoussent en m'appelant folle, d'autres paraissent avoir pitié de mon embarras. Et si je vous disais que, moi femme, il m'est arrivé d'aller voir au bord de la rivière des

hommes se baigner, dans l'espoir de découvrir la croix dont Paul doit avoir conservé la marque! Combien, les dimanches, après la messe, ai-je passé d'heures sur le Pont-Neuf, où la foule est toujours si grande, pour voir si quelqu'un n'y parlerait pas à mon cœur ou n'éprouverait pas à ma vue les mouvements du sang! Sur des renseignements pris au hasard, j'ai eu la hardiesse de me présenter à beaucoup de bourgeois et d'ouvriers qui portaient le nom de Paul ou que je savais être sans famille. Dans ce moment encore, mon cher monsieur, je m'occupe d'une nouvelle recherche, et c'est pour cela même que j'ai cru nécessaire de vous raconter l'histoire de mes malheurs. Il y a, au théâtre de l'Opéra-Comique, un acteur nommé Paul, je n'ai pu me procurer son adresse. Pourriez-vous me la faire avoir? Si vous vous en mêlez, il me semble que vous me porterez bonheur.

— Mère Jary, lui dis-je, aujourd'hui même vous aurez cette adresse ». En effet, je l'allai chercher au théâtre, et m'empressai de la lui porter. Comme je devais m'y attendre, le lendemain, je la vis arriver triste et abattue. L'acteur Paul avait un père et une mère; il les lui avait présentés; car il se rendait compte du sentiment qui animait la pauvre femme et il l'avait affectueusement accueillie.

Peu de mois après, l'âge, la misère et les peines morales triomphèrent enfin de sa forte constitution. Des plaies dangereuses envahirent les jambes, et elle se fit porter à l'*Hôtel-Dieu*, que je n'avais pas le moyen de lui éviter. A la première visite que je

lui fis, elle me dit : « Si j'osais! — Osez, osez, mère Jary. — Eh bien, j'ai appris, le jour où je suis entrée ici, qu'un enfant trouvé, nommé Paul, habite sur le quai de la Ferraille. On m'a assuré qu'il avait l'âge de mon cher enfant. »

J'allai voir le brave ouvrier; mais cet homme, d'origine méridionale, n'avait que trente-six ans. Il me fallut encore affliger la pauvre malade, dont l'état empira promptement. Une des sœurs qui desservaient la salle l'avait prise en affection ; je sus par elle qu'il n'y avait point à compter sur une guérison, qu'ainsi l'on pouvait satisfaire à ses petites fantaisies. Je lui portais un matin des confitures qu'elle avait désirées; mais, sans y faire la moindre attention : « Mon bon ami, mon bon ami, me dit-elle, les yeux rayonnant d'une joie de prédestinée, je l'ai vu enfin, ici, tout près de mon lit. C'est lui! cette fois, j'en suis sûre. Tout semblable au portrait que le bon Dieu a gravé en moi, avec des cheveux blancs, comme je vous l'ai dit. C'est lui! je vais guérir. — Tant mieux, mère Jary. Mais racontez-moi donc comment ce bonheur vous est arrivé. — Il était au milieu de beaucoup de médecins et d'élèves : il semblait être leur chef. Oh! que sa voix était douce! Il s'approchait de mon lit; mais je ne sais ce qui est arrivé : il a disparu au moment où je lui criais : « Paul! mon fils! » et j'ai perdu connaissance. La bonne sœur m'a fait revenir à moi, et je le lui ai dépeint. Il reviendra faire la visite demain; elle a promis de l'amener à mon lit. C'est lui! c'est lui! revenez demain, revenez. »

En l'écoutant, je jugeai que le sentiment de toute sa vie s'était transformé en un délire qui présageait sa fin, malgré la plénitude de sa voix, la vivacité de son regard et la force avec laquelle sa main serrait la mienne. Le lendemain elle n'était plus, heureuse d'avoir fini au plus beau moment du songe qui, seul, put lui donner la force de supporter cinquante ans de misères et de larmes!

Son histoire, que j'aurais voulu pouvoir raconter avec la simplicité naïve qu'elle mettait à ses récits, servira de transition pour passer à celle de mes adversités . . . .
. . . .

MA BIOGRAPHIE

(FRAGMENTS)

Béranger naquit le 19 août 1780, chez son vieux grand-père Champy, tailleur, rue Montorgueil.

« A me voir naître, dit-il, dans une des rues les « plus sales et les plus bruyantes, qui eût pensé que « j'aimerais tant les bois, les champs, les fleurs et « les oiseaux? »

Son père et sa mère s'étant séparés très peu de temps après sa naissance, il fut envoyé en nourrice aux environs d'Auxerre, et y resta plus de trois ans, sans que personne se fût jamais inquiété s'il était bien ou mal.

Ramené alors chez son grand-père, à la charge duquel son père et sa mère le laissèrent jusqu'à l'âge de neuf ans, il fut mis, en 1789, dans une petite pension du faubourg Saint-Antoine.

« J'y vis, dit-il, prendre la Bastille du haut du toit « de la maison. C'est à peu près le seul enseignement « que j'y reçus, car je ne me rappelle pas qu'on m'y ait « donné aucune leçon de lecture ni d'écriture. Com-« ment ai-je appris à lire? Je n'ai jamais pu m'en « rendre compte. »

Bientôt, son père, las de payer sa modique pension, l'expédia, par la diligence, sous la conduite d'une vieille parente, à sa sœur, veuve sans enfants, qui tenait, à Péronne, une petite auberge : « *A l'Épée Royale* ». Il n'avait même pas songé à la prévenir de cet envoi.

« Je me vois toujours, dit Béranger, arrivant chez « ma tante qui ne me connaissait pas : elle m'ac- « cueille avec hésitation, lit la lettre de mon père « qui me recommandait, puis dit à la cousine : « Il « m'est impossible de m'en charger. » Ce moment « m'est présent encore. Mon grand-père, frappé de « paralysie et retiré avec un revenu insuffisant, ne « pouvait me garder. Mon père rejetait le fardeau. « et ma mère n'avait nul souci de moi. Je n'avais « que neuf ans et demi, mais je sentais que j'étais re- « poussé de tous. Qu'allais-je devenir? De pareilles « scènes mûrissent vite la raison chez ceux qui sont « nés pour en avoir un peu.

« Tout à coup, je vis ma tante me regarder du coin « de l'œil, puis, émue, attendrie, elle me presse dans « ses bras et me dit, les larmes aux yeux : « Pauvre « abandonné, je te servirai de mère ! » Jamais pro- « messe ne fut mieux tenue.

« J'ai perdu, il y a quelque temps, cette excellente « femme, qui s'est éteinte à quatre-vingt-six ans, « après avoir dicté elle-même son épitaphe, que « voici :

« *Jamais elle ne fut mère, et pourtant elle a* « *laissé des enfants qui la chérissent.* ». . .

. . . .

Qu'il me soit permis de placer ici l'éloge de celle qui fut ma véritable mère. Née avec un esprit supérieur, elle avait suppléé à l'éducation qui lui manquait par des lectures sérieuses et choisies. Enthousiaste de toutes les choses grandes, elle s'inquiétait encore, dans ses dernières années, des découvertes nouvelles, des progrès de l'industrie et même des embellissements de la capitale. Comme elle était capable d'une vive exaltation, la Révolution en fit une républicaine aussi ardente que son humanité pouvait le permettre, et toujours elle sut allier au patriotisme les sentiments religieux. Tant que les églises restèrent ouvertes, elle m'y envoya ou m'y conduisit toujours. Telle était la pauvre aubergiste qui se chargea du soin de ma seconde enfance. C'est dans *Télémaque,* dans Racine, dans le théâtre de Voltaire, qui composaient toute sa bibliothèque, qu'elle acheva de m'apprendre à lire. Un vieux maître d'école m'apprit à écrire et à calculer plus régulièrement que je ne me l'étais appris moi-même. Là s'arrêtèrent mes études : ma tante n'avait pas le moyen de m'en faire faire de plus brillantes. L'éducation morale ne fut pas aussi restreinte, grâce aux leçons que sur tous les sujets elle savait approprier à mon âge, et aussi à mon intelligence, dont le développement fut assez rapide jusqu'à douze ans.

Je vais rapporter un fait qui donnera l'idée des moyens qu'elle employait pour m'inculquer ses principes.

A l'époque de la Terreur, quelques-uns de ses amis, habitants d'un prochain village, furent arrêtés

et conduits à Péronne, au milieu de la nuit, pour y être incarcérés. En passant devant notre auberge, il leur fut permis de parler à ma tante. Le bruit de cette visite ne m'avait pas réveillé, et, le matin, sans m'instruire de cette arrestation, elle m'emmène à la ville, où je la vois avec surprise se diriger vers la prison. Lorsqu'elle est près de frapper au guichet : « Mon enfant, me dit-elle, nous allons voir d'honnêtes gens, de bons citoyens privés de leur liberté par une accusation calomnieuse : j'ai voulu t'apprendre à combien de persécutions la vertu est exposée dans les temps de troubles politiques. »

De pareilles leçons, données ainsi, restent profondément gravées dans un jeune esprit.

Elle m'en donna d'autres encore.

Dans quelle triste anxiété nous jetait alors, elle et moi, l'invasion des armées coalisées, dont les avant-postes dépassèrent Cambrai! Le soir, assis à la porte de l'auberge, nous prêtions l'oreille au bruit du canon des Anglais et des Autrichiens assiégeant Valenciennes, à seize lieues de Péronne. Chaque jour l'horreur de l'étranger grandissait en moi. Aussi, avec quelle joie j'entendais proclamer les victoires de la République! Lorsque le canon annonça la reprise de Toulon, j'étais sur le rempart, et, à chaque coup, mon cœur battait avec tant de violence, que je fus obligé de m'asseoir sur l'herbe pour reprendre ma respiration.

On le voit, ma tante a sa part dans cet amour de la patrie qui fut la grande, je devrais dire l'unique passion de ma vie. A soixante ans je la conserve encore

dans toute son exaltation et il faut tout ce qu'il y a en moi d'amour de l'humanité et de raison éclairée par l'expérience pour m'empêcher de lancer contre les peuples nos rivaux les mêmes malédictions que leur prodiguait ma jeunesse.

Ce sentiment si vif, d'autant plus vif peut-être que, dans le monde, je l'ai concentré de bonne heure, ainsi que tous mes autres sentiments, a influé jusque sur mes jugements littéraires. Mes amis se sont parfois étonnés du peu de goût que m'inspira Voltaire, malgré mon admiration pour son rôle de réformateur et pour la merveilleuse fécondité de son puissant génie. Cette espèce de froideur dans l'appréciation d'une partie de ses œuvres date de l'époque où, jeune encore, je crus m'apercevoir de ses préférences injustes pour les étrangers; et je le pris presque en haine lorsque plus tard je lus le poème où il outrage Jeanne d'Arc, véritable divinité patriotique, qui, dès l'enfance, fut l'objet de mon culte. »

. . . .

. . . .

Quelques années s'étaient ainsi écoulées pour Béranger, sans que son père lui donnât à peine signe de vie, quand un jour, vers 1797, il le rappela à Paris près de lui. Quelque séduction qu'eût ce nom de Paris pour un jeune homme de dix-sept ans, son départ de Péronne lui fut très douloureux. Se séparer de sa tante lui causa un profond chagrin. Il a raconté lui-même comme il pleura dans la diligence, tout le long du voyage. Il pleurait ce qu'il quittait, et il s'effrayait de ce qu'il allait trouver. Pourquoi

son père l'appelait-il? Que voulait-il faire de lui? Le croirait-on? Il en fit un financier.

Je laisse la parole à Béranger :

« Mon père avait l'esprit aventureux; la passion des affaires l'avait jeté en mille entreprises plus ou moins heureuses, et un jour il s'était imaginé de fonder une sorte de mont-de-piété pour les ouvriers. Avec quels fonds? Je n'ai jamais pu me le figurer, mais ce que je sais, c'est qu'il m'associa à son entreprise, qu'il s'en dégoûta assez vite, et que je me trouvai, à dix-sept ans, chargé de conduire presque seul les affaires. La science du calcul se développa soudain en moi, sans que pourtant je pusse jamais m'astreindre aux règles enseignées. En tout travail, il m'a fallu inventer mes procédés, et je parvins à compter de tête avec une merveilleuse promptitude.

Mais bientôt il arriva ce que j'avais prévu, ce qui, avec la légèreté du caractère de mon père, était inévitable, ce que ma tante m'avait prédit : notre maison croula en 1798, et le malheur vint me porter un des coups les plus affreux que j'aie jamais reçus.

Élevé par ma tante dans des principes de rigoureuse probité, je faillis tomber malade de désespoir, en face d'une catastrophe que je n'avais pu retarder, et dont j'avais peur de paraître responsable.

En effet, les capitalistes s'étaient habitués à me compter pour beaucoup dans la confiance qu'ils accordaient à la maison. Quelques-uns se crurent en droit de m'adresser des reproches que je ne méritais d'aucune façon. Si mon père, naturellement prodigue, dépensait trop, je n'étais pas une lourde charge

pour la caisse : j'habitais une mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent mon lit de sangle. Mes plaisirs n'étaient pas dispendieux ; je n'avais pas même le goût de la toilette, et le jeu n'a jamais eu prise sur moi. « L'opulence de ton père ne durera pas, » m'avait dit ma tante, et ce mot avait réglé ma conduite.

Cependant plusieurs de nos amis, convaincus, malgré mon extrême jeunesse, de mes aptitudes financières et de ma probité, que leur avaient si bien prouvée mes larmes et mon désespoir, me proposèrent des fonds assez considérables pour recommencer des affaires : mon père me poussait à accepter, ce fut en vain. Le métier m'inspirait un tel dégoût, que j'aimais mieux rester pauvre que de retourner à cette Bourse, où je n'ai jamais pu remettre les pieds sans un frisson d'épouvante.

Je regrettai alors bien amèrement d'avoir été arraché à la typographie, que j'ai toujours aimée mais que je ne me figurais pas connaître assez bien pour y trouver une ressource. J'avais tort : je me suis convaincu trop tard que j'aurais pu devenir en peu de temps un habile ouvrier, ce qui m'eût évité bien des années de dénûment et d'attente vaine.

Tandis que mon père, poursuivi par ses créanciers, emprisonné même, n'était ni moins insouciant ni moins léger, j'aurais voulu me cacher au monde entier et je me livrais à des accès de mélancolie d'autant plus douloureux, que, fort expansif dans mes plaisirs, je ne l'ai jamais été dans mes peines. La crainte de rencontrer des témoins et des victimes de

notre désastre m'égarait en de longues promenades autour de Paris. Saint-Gervais, Romainville, Boulogne, Vincennes, que de tranquillisantes rêveries je vous ai dues! Mais il fallait vivre et bientôt je dus me consacrer à la tenue d'un cabinet de lecture, dont mon père fit l'acquisition. J'y étais, au milieu de plus de trente personnes quand arriva la grande nouvelle que Bonaparte revenait d'Égypte. Toutes se levèrent spontanément en poussant un long cri de joie. Il en fut de même à peu près dans toute la France, qui se crut sauvée. Quand on produit de pareils effets sur un peuple, on en est le maître : les sages n'y peuvent rien. En débarquant à Fréjus, Bonaparte était déjà l'empereur Napoléon.

Si l'on me demande comment, avec mes opinions républicaines, je n'ai pas été révolté par la violation de la Constitution au 18 Brumaire, je répondrai naïvement qu'en moi le patriotisme a toujours dominé les doctrines politiques. Ce n'est pas moi qui aurais jamais dit comme Robespierre : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe.*

J'eus cependant une velléité d'opposition au gouvernement consulaire. Ce fut contre l'emprunt fait à Rome et à la Grèce des noms donnés aux nouvelles fonctions et aux établissements d'instruction publique : consuls, tribuns, préfets, prytanées, lycées, tous ces mots me semblaient jurer avec le nouveau monde qu'avait enfanté 89; c'était de l'enfantillage de ma part, sans doute, mais j'ai toujours détesté cette routinière imitation des anciens. Chez nous, voyez Hérault de Séchelles ne pouvant se mettre à

travailler à notre Constitution, s'il ne parvient à se procurer, avant toute chose, *les lois de Minos*.

Mon admiration pour Bonaparte ne m'a pas empêché de le traiter souvent d'homme de collège. En 1815, justifiant le mot de Paoli, il écrivait au régent d'Angleterre qu'il venait, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer britannique[1]. Le peuple anglais et son prince ont été bien sensibles à ce souvenir de Plutarque.

Revenons au cabinet de lecture; il fallut le fermer comme la maison de banque, et je me vis en face d'un terrible problème à résoudre : n'être pas à charge à mon père, et trouver le moyen de vivre, n'importe où et comment.

Il y avait pourtant quelque douceur dans ma pauvreté. J'habitais une mansarde, au sixième étage, sur le boulevard Saint-Martin. De quelle belle vue je jouissais là! Que j'aimais, le soir, à planer sur l'immense ville, lorsqu'aux bruits qui s'en élèvent sans cesse venait se mêler le bruit de quelque grand orage! Je m'étais installé dans ce grenier avec une satisfaction indicible, sans argent, sans certitude d'avenir, mais heureux d'être enfin délivré de tant de mauvaises affaires qui, depuis mon retour à Paris,

1. En 1840, nous avons traité Napoléon à son goût. Après la publication du procès-verbal d'exhumation qui constatait que ses restes étaient dans un état de conservation à faire crier miracle, les journaux et les proclamations des autorités nous ont parlé des *cendres* de Napoléon. Les poètes, bien entendu, n'ont pas été les derniers à se servir du mot *cendres*. Aussi raconta-t-on qu'un vieux soldat, en l'entendant répéter, s'écria : « Voyez, ces gredins d'Anglais l'avaient brûlé! »

n'avaient cessé de froisser mes sentiments et mes goûts. Vivre seul, faire des vers tout à mon aise, me parut une félicité.

J'avais commencé à faire des vers à douze ans. Seulement, dans mon ignorance absolue de ce que c'était que règles, prosodie, etc., je traçais des lignes rimées tant bien que mal, mais en ayant bien soin de les maintenir toutes de la même longueur grâce à deux raies au crayon tirées de haut en bas du papier, et je croyais ainsi faire des vers aussi réguliers que ceux de Racine. Les vers libres de La Fontaine m'inquiétaient bien un peu, et me faisaient soupçonner qu'il y avait peut-être bien quelque autre chose. Avec le temps, je devinai quoi, je travaillai, je devins assez habile, mon amour pour la poésie se changea en passion, et cette passion fut ma consolation dans ma détresse. Je m'essayais dans tous les genres, et j'usais mon temps à chercher quelque petit emploi, ou à passer tour à tour de l'idylle à l'ode, et de la comédie au poème épique.

Malheureusement les besoins croissaient toujours. Depuis longtemps, la montre d'or et quelques autres débris de ma passagère opulence servaient d'hypothèque au Mont-de-Piété; ma garde-robe se composait de trois mauvaises chemises qu'une main amie se fatiguait à raccommoder, d'une mince redingote bien râpée, d'un pantalon percé au genou et d'une paire de bottes qui faisait mon désespoir, parce qu'en les décrottant, chaque matin j'y découvrais toujours quelque blessure nouvelle. Je m'imaginai alors de jeter à la poste quatre ou cinq cents vers

dans une lettre d'envoi à M. Lucien Bonaparte, ne révélant à personne cette tentative faite après tant d'autres. Deux jours s'étaient passés sans réponse, quand un soir, la meilleure amie que j'aie eue, s'amuse à me tirer les cartes et me prédit une lettre qui doit me combler de joie. Malgré mon peu de foi dans la science de M[lle] Lenormand, j'éprouve à cette prédiction un commencement de joie, la pauvreté est superstitieuse. Rentré dans mon taudis, je m'endors en rêvant du facteur. Mais, au réveil, adieu les illusions ! Les bottes percées m'apparaissent et il faut que le petit-fils du tailleur ravaude son vieux pantalon. L'aiguille à la main, je ruminais quelques rimes bien misanthropiques, comme il m'arrivait d'en faire alors, quand ma portière, essoufflée, entre et me remet une lettre d'une écriture inconnue. Rime, aiguille, pantalon, tout m'échappe ; dans mon saisissement, je n'ose décacheter la missive. Enfin, je l'ouvre d'une main tremblante : le sénateur Lucien Bonaparte a lu mes vers et il veut me voir ! Que les jeunes poètes qui sont dans la même position se figurent mon bonheur et le décrivent, s'ils le peuvent. Ce ne fut pas la fortune qui m'apparut d'abord, mais la gloire. Mes yeux se mouillèrent de larmes, et je rendis grâce à Dieu, que je n'ai jamais oublié dans mes instants prospères.

Empruntant bien vite des vêtements plus convenables que les miens, je me rendis auprès du frère du Premier Consul. En vérité, quand je pense aux deux faibles poèmes dithyrambiques (le *Rétablissement du culte* et le *Déluge)* que j'osai envoyer à ce

homme illustre, orateur et poète lui-même, je dois m'étonner des marques de bienveillance qu'il me prodigua. Il voulut bien m'assurer qu'il se chargeait de veiller sur mon sort et m'en donna la preuve. Malgré son départ précipité pour Rome, il ne tarda pas à m'envoyer une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut, dont trois années arriérées me furent payées d'abord. Je donnai la plus grande partie de cette somme à mon père, à qui je devais bien des mois de nourriture ; et je crus avoir assez pour moi des mille francs annuels que me valut le traitement d'académicien. »

. . . .

Ici s'arrête la phase douloureuse de la vie de Béranger, mais ici commence sa véritable éclosion poétique.

Mis à l'abri du besoin par la générosité de Lucien et par un modeste emploi dans l'Université, il entreprit d'achever, toujours seul, toujours sans maître, son éducation littéraire. Il aborda courageusement l'étude approfondie de tous nos chefs-d'œuvre, en prose et en vers ; il médita sérieusement sur notre langue et sur son génie ; il copia deux fois Athalie de sa propre main ; mais, ce commerce intime de plusieurs années avec nos maîtres, l'amena à un résultat bien singulier. En étudiant les autres, il se trouva lui-même ; en lisant et relisant nos grands poètes, il apprit d'eux à faire autre chose qu'eux. Peu à peu, tous ses vains rêves de poème épique, de poème historique, de tragédies, de comédies en cinq actes, s'évanouirent l'un après l'autre ! son origina-

lité se révéla à lui! à ses yeux, apparut le véritable artiste qu'il était de naissance, le chansonnier; mais le chansonnier, maître désormais de sa plume, sûr de sa voie, possesseur d'un art nouveau; il publia le *Roi d'Yvetot*.

CORRESPONDANCE

La correspondance de Béranger ne contient pas moins de quatre volumes in-8° de 550 pages chacun, et embrasse plus de soixante-dix ans.

Comment choisir au milieu de ce millier de lettres ?

Voici le moyen auquel je me suis arrêté.

J'en ai pris environ vingt, dont chacune, par le nom du correspondant, ou la nature du sujet, représente une des époques principales de la vie du poète, ou un des côtés distinctifs de son caractère et de son esprit.

De cette façon, sa figure s'imprimera, pour ainsi dire, trait à trait, dans l'imagination du Lecteur, et son portrait s'y trouvera gravé tout entier.

J'ai tâché de le faire ressemblant et vivant.

Péronne, l'an II de la République.

« Mon cher papa,

« C'est avec la plus profonde douleur que nous avons apris vôtre détantion, elle nous a causé beaucoup de peine a tous.

« Ces ma cousine Simon qui nous a communiqué vôtre letre. Vous lui dite que vous avez interrompue toutes espèce de corespondence. Oui avec nous mon cher papa, car depuis plus de deux ans nous n'avons aucuns de vos nouvelles.

« Cependant mon cher papa je vous doit la consolation qu'un fils doit à son pere dans le malheurs et dans toutes les circonstance de la vie.

« Mon cher papa, je suis avec le respect le plus profond, votre fils,

BÉRANGER.

Cette première lettre, que nous reproduisons textuellement, est curieuse à plus d'un titre. D'abord, elle nous montre que Béranger ne savait pas l'orthographe à treize ans et demi ; de plus, elle témoigne du soin avec lequel sa tante l'avait élevé dans les principes de respect et de déférence de la famille d'autrefois. Le fils ne tutoie pas son père.

La seconde lettre, que voici, fut écrite dix-sept ans plus tard, et elle nous présente notre poète sous un jour assez nouveau.

Béranger est fort illustre comme chansonnier, mais il est très inconnu comme chanteur. Or, toute sa jeunesse s'est passée à chanter. Il ne publiait pas ses chansons, il ne les transcrivait même pas. Il a fallu une circonstance touchante et curieuse pour l'amener

à en écrire une quarantaine. Un de ses amis, le célèbre peintre Pierre Guérin, étant tombé gravement malade, Béranger passa quatre nuits de suite à son chevet, et c'est pour s'empêcher de dormir qu'il imagina d'écrire quelques-unes de ses chansons préférées. La plupart du temps, il les portait dans sa mémoire et il les chantait.

Tout lui servait d'occasion, un banquet, une fête, une réunion d'amis ; Béranger se levait au dessert et chantait des couplets, improvisés quelquefois le matin même, dans tout le feu de sa folle gaieté. Oh ! le joli temps, où l'on était gai quand on était jeune ! Trinquer ! rire ! chanter ! Chanter au dessert ! Il me semble qu'il y a plus de cent ans de cela !

L'*air* jouait un grand rôle dans les chansons de Béranger. Il m'a conté que, quand une idée de chanson lui venait, il ne commençait jamais à l'exécuter que quand il avait trouvé l'air. Il le cherchait beaucoup, longtemps ; il le voulait parfaitement *assorti* à son idée ; il lui fallait, entre le chant et la chanson, un mariage d'inclination.

Comment chantait-il ? Je n'en sais rien. Avec quelle voix ? Je n'en sais rien. Pourtant, tel que je l'ai connu, il ne me faisait pas l'effet d'un ténor. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tenait à ses succès de virtuose.

J'en trouve la preuve dans cette lettre de lui, datée de 1812. Remarquez bien qu'en 1812 il n'avait encore rien publié.

---

17 avril 1812.

A MADAME FORGET

« J'ai dîné dernièrement avec Arnault, Roger, Auger, chez Guérin. Ce dîner a été pour mes chansons un petit triomphe.

« Je n'en ai chanté que de gaillardes; toutes ont obtenu des applaudissements extraordinaires; Auger surtout me les a demandées avec instance, et si grands que soient les éloges que tous m'ont donnés, il m'a semblé qu'ils y mettaient de la bonne foi. Je n'avais jamais eu un auditoire aussi redoutable : aussi ai-je chanté assez mal. Tout le monde au reste a chanté, et les autres ne s'en tiraient guère mieux que moi.

« Le dimanche suivant, on voulait me retenir à Ville-d'Avray pour me faire dîner chez Étienne, où j'ai déjà dîné plusieurs fois avec Désaugiers, mais je ne m'en suis pas soucié. Désaugiers chante on ne peut mieux, *joue* très bien ses chansons et toutes paraissent bonnes dans sa bouche : je n'ai point cet avantage, et, dans une maison étrangère où je ne serais pas soutenu, j'aurais tout à craindre d'une pareille rencontre. »

N'est-ce pas amusant de voir Béranger avant la gloire, et avec ce petit trac de baryton?

Novembre 1816.

A MONSIEUR ÉTIENNE,

Homme de lettres à Paris

« Mon cher Étienne[1], si vous avez été au café depuis deux jours, vous avez dû trouver étrange de ne m'y point voir. Mais la proposition que vous m'avez faite était si séduisante que j'ai craint que les instances de votre amitié, en rendant la séduction complète, ne m'empêchassent de considérer la chose sous son véritable point de vue.

« Après avoir pris des conseils (avec la discrétion que vous m'aviez recommandée), je reste seul contre tous; et, malgré cela, je me sens encore la force de refuser une offre si brillante. J'ai une conscience trop timorée pour faire le métier de journaliste. Mon caractère ne serait point là placé convenablement, et, dès lors, plus de bonheur pour moi. La partie à laquelle vous vouliez m'attacher est, sans contredit, celle qui m'eût présenté le plus de charmes; mais, même dans cette partie, un journaliste qui craint le scandale devient bientôt froid, et c'est être ridicule.

Un autre cas de conscience se joint à celui-là : la route tracée par ceux dont je serais le successeur, est diamétralement opposée à celle que mes principes et mes opinions me forceraient de suivre. Il me serait impossible d'accorder mon utopie théâtrale

1. Monsieur Étienne lui avait proposé d'entrer dans un journal comme critique dramatique.

avec les maximes précédemment débitées dans la chaire où l'on me ferait monter. Chaque jour même je jetterais du rez-de-chaussée des pierres à ceux qui occupent les étages supérieurs de la maison; et, vous le savez, ils tiennent à leurs vitres sans faire cas de la lumière. Peut-être aussi, serait-il nécessaire d'abord de courber la tête; mais, puisqu'on vous demande un honnête homme, on ne doit point vouloir le soumettre à cette épreuve. C'est de même en honnête homme que j'ai dû consulter mes forces littéraires. Sur ce point encore. accepter serait une témérité dont je me repentirais bientôt. Je suis dépourvu de cette première éducation qui doit être la base de toute critique. Je suis également privé de la plupart des connaissances particulières au genre auquel il faudrait que je me livrasse. Je veux parler ici et des productions théâtrales étrangères et des traditions de coulisses; ma pauvreté, vous savez que je ne rougis point du mot, ma pauvreté ne m'a jamais mis à même de suivre les spectacles. Or, je crois que cette habitude doit être acquise depuis longtemps, pour écrire sur la manière dont les ouvrages dramatiques sont rendus. Enfin, j'ai bien fouillé dans tous les plis de mon cerveau, et il ne me semble point y trouver cette forme légère, ces tournures piquantes, cette facilité de style qui rendent un article agréable aux lecteurs, et permettent à celui qui les possède, de parler cent fois de la même chose en paraissant toujours nouveau. J'aurais tout cela moins que Geoffroy; bien d'autres qualités moins encore, et je n'aurais de plus que lui qu'un amour de

justice qui ferait des ennemis au rédacteur et pas un abonné au journal.

« Ayez la bonté de peser mes raisons, de consulter un peu mon caractère, et pardonnez à cette longue lettre : c'est la seule fois que je ferai le Duviquet [1].

« Tout à vous de cœur pour la vie,

BÉRANGER.

P.-S. Voici le *Marquis de Carabas*. Faire des chansons, voilà mon métier ; c'est fâcheux qu'il soit peu lucratif.

Béranger fut emprisonné deux fois pour ses chansons sous la Restauration. La première fois, il avait dit spirituellement : « Le moment est bien choisi pour publier mon volume. Le procès que je pressens *va le dorer sur tranches.* » Condamné à trois mois, il les passa fort gaiement. « A Sainte-Pélagie, dit-il, j'ai une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dégarni de meubles, sans poêle ni cheminée, où, à plus de quarante ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes. Aussi, à Sainte-Pélagie, m'écriais-je quelquefois : « La prison va me gâter ! »

Mais la seconde fois, l'affaire s'annonçait plus grave !

1. M. Duviquet était le critique dramatique dont on proposait la succession à Béranger.

Le poète était poursuivi pour avoir outragé la religion dans l'*Ange gardien*, la Royauté dans le *Sacre de Charles X*, et il s'agissait d'un long emprisonnement et d'une lourde amende. Effrayé pour son ami, M. Laffitte s'adressa au garde des sceaux, M. Portalis, pour tenter d'interrompre les poursuites, ou de leur donner une tournure plus favorable. Béranger, l'ayant appris, lui écrivit :

---

28 novembre 1828.

A MONSIEUR J. LAFFITTE

« Mon cher ami,

« N'allez pas vous aviser de croire que je ne suis pas reconnaissant de ce que vous avez fait hier. Je vous assure bien que j'en suis touché et que je n'ai pas eu besoin de réfléchir pour cela ; mais j'ai dû penser à tout ce que vous m'avez dit, et je ne puis vous dissimuler que cette démarche me tourmente.

« Je dois à mon caractère, au public, à mon avocat lui-même, de protester contre cette manière de procéder. Quant à n'être condamné qu'au *minimum*, à quoi bon ? Est-ce bien important pour moi ? Au contraire ; et plus les auteurs de ma condamnation se montreront rigoureux envers moi, plus ils se rendront odieux. Aussi je prendrai toutes les précautions imaginables pour éviter la maison de santé. Que

gagnerais-je à tous vos arrangements? la honte d'avoir abandonné une défense dont les principes peuvent être utiles, le mécontentement de moi-même, et peut-être un échec à cette popularité qu'on veut en vain me contester, et qui est un besoin de mon talent.

« Il n'y a pas à s'en dédire, mon ami, je suis populaire, ma popularité est grande, au moins. Savez-vous que dans les cafés, dans les marchés, partout, on s'occupe plus de mon procès que de la Prusse, des Russes et des Turcs? Une poissarde disait, devant la servante d'un de mes amis : « Ce pauvre b..... de Béranger, ils vont le condamner encore! C'est égal : qu'il chante toujours. » Un commissionnaire répondait : « Il n'y a que lui et M. Laffitte. Lui, il se f... d'eux, et M. Laffitte nous fait seul travailler et donne aux pauvres. » Le plaisir de vous raconter cette anecdote très certaine m'éloigne de mon sujet : j'y reviens.

« Vous me connaissez assez pour savoir que le désir du scandale et du bruit n'est pas ce qui me pousse : mais il s'agit de proclamer un principe utile, il s'agit de le défendre avec courage ; il y va de mon devoir et de l'honneur de mon caractère. Quant à ma santé, que vous invoquez, vous faites trop bon marché de ma santé ; rassurez-vous, j'ai la vie dure!

« Croyez-moi, mon cher Laffitte, il est des instant où l'homme le plus modeste a besoin de s'exagérer sa propre valeur, et je crois être dans un de ces instants-là. »

BÉRANGER.

Les relations de Béranger et de Châteaubriand ont été intimes, affectueuses, et sont parties d'un mouvement spontané et mutuel de sympathie profonde.

L'apparition du *Génie du Christianisme* avait frappé Béranger, jeune encore, d'une sorte d'éblouissement. C'est Châteaubriand, disait-il, qui m'a appris à comprendre la poésie antique, comme la poésie biblique, et c'est lui qui a affermi en moi le sentiment religieux.

De son côté, Châteaubriand, à la lecture des chansons de Béranger, fut saisi d'une admiration qui scandalisa toute la société aristocratique ; on l'accusa de pactiser avec celui qui avait souffleté le roi sur le trône, et Dieu sur l'autel. Il n'en tint pas compte et, du haut de sa gloire, alla à ce jeune homme, lui tendit la main, et lui écrivit.

Mardi soir, 27 avril 1830.

CHATEAUBRIAND A BÉRANGER

« J'avais, monsieur, lu comme vous les articles des journaux ; loin de me trouver offensé que l'on croie que j'ai cherché le premier un homme de votre talent, je le tiens à grand honneur. Tout ce qui ajoute à la renommée de la France m'est cher, et vous avez élevé la chanson jusqu'à la gloire.

« Je suis bien fâché, monsieur, d'apprendre que vous êtes souffrant. J'irais moi-même vous demander de vos nouvelles, si je n'étais un véritable ma-

nœuvre attaché à mon métier. Je suis aussi vieux que votre admirable Juif errant; malheureusement je ne puis plus courir comme lui, et je ne serai pas chanté par vous. Je mourrai assis et oublié, mais

La liberté va rajeunir le monde;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.

« Agréez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma vive admiration et de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

---

4 octobre 1831.

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

« Monsieur,

« Votre lettre m'a vivement touché, et j'en ai pesé chaque mot pour vous rendre grâces de tous ceux que votre bienveillance a dictés. Ah! monsieur, que ne suis-je de ces gens faciles aux illusions! Mais, de si haut que parte l'éloge, il n'a pas le pouvoir de rien changer à l'idée que je me suis faite de mon talent. Je suis un bon petit poète, habile ouvrier, travailleur consciencieux, à qui de vieux airs et le coin où je me suis confiné ont porté bonheur, et voilà tout! D'après cela, vous devez juger, monsieur, combien je suis reconnaissant envers ceux qui veulent bien jeter d'en

haut quelques fleurs sur ma pauvre vielle... Car ce n'est qu'en rougissant que je me suis servi parfois de mot de *lyre*. Non, ce n'est qu'une vielle que je fais résonner. Mais elle est restée indépendante et m'a servi à consoler ce peuple des rues que notre haute littérature a peut-être trop dédaigné. J'ai dit quelque part :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

« C'est donc d'en bas que ma voix est arrivée jusqu'à vous. Je n'en suis que plus fier de voir quelques-uns des chants vous faire prendre la plume en faveur du *chansonnier*. J'aurai une ligne dans l'histoire. Que de grands hommes à qui cette ligne a manqué ! »

Passy, 19 août 1832.
(dix mois plus tard).

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

« Monsieur,

« Huit jours passés dans une campagne, à quelques lieues de Paris, m'ont privé du plaisir de recevoir votre lettre à sa date et d'y répondre sur-le-champ.

« Quoi ! vous partez sans me donner l'espoir de vous revoir bientôt ! c'est accroître le regret que j'ai

éprouvé, monsieur, de ne vous avoir pas trouvé chez vous lorsque les journaux m'ont appris que vous alliez faire une nouvelle absence. Je ne considérais ce voyage que comme un besoin de santé et de repos moral, après des jours d'ennuis et de tracasseries. Mais vous ne me parlez pas de retour, et je m'en afflige vivement. Faut-il que le sort nous ait fait naître dans des camps opposés! sans cela, peut-être vous aurais-je été bon à quelque chose. Oui, j'aurais pu vous être utile. Ne cherchez pas dans ces paroles une prétention ridicule. Elles me sont inspirées par une vive et franche affection, déjà bien ancienne.

« Liés plus intimement, monsieur, j'ose croire que j'aurais pu verser quelques consolations dans votre âme de grand poète, et vous aider à voir dans l'avenir autre chose que ce que vous semblez y démêler. Cet avenir, vous y aurez une si belle place, qu'il y a ingratitude à vous à douter de sa grandeur. Oui, monsieur, la société subit une transformation ; oui, elle accomplit la grande pensée chrétienne de l'égalité. Cette pensée chrétienne, que vous avez remis en honneur parmi nous, en l'ornant de toutes les richesses du génie, s'empare du monde, élaborée comme elle l'est, depuis près d'un demi-siècle, par notre chère France. Beaucoup d'hommes des anciens jours le nient, parce qu'elle s'est dépouillée d'une partie de ses voiles religieux.

« Mais elle est claire et distincte pour ceux qui, comme moi, voient dans le christianisme une grande forme sociale qui, à sa naissance, a eu le besoin de

la sanction divine. Mon Dieu est bien au-dessus de ces changements humains ; mais il n'en est pas moins présent au grand drame où nous avons tous une part plus ou moins active, et c'est sa présence qui me donne de la résignation.

« Mon rôle de comparse s'est agrandi. Vous, monsieur, à qui ce Dieu a donné à remplir un rôle principal, n'y puisez-vous pas de la force pour le conduire jusqu'au bout ? Vous avez conservé bien plus de jeunesse qu'on en a ordinairement à notre âge. Votre esprit est si plein de verdeur, qu'il semble que vous n'ayez reçu ce privilège que pour nous éclairer dans les routes nouvelles où voilà le monde lancé. On chante toujours sur des tombeaux, grâce à ce temps maudit qui va fauchant sans fin et partout ; mais on n'a pas souvent l'avantage de chanter auprès d'un berceau qui contienne des destinées futures aussi grandes, ni peut-être aussi prochaines.

« Toutefois il y a longtemps que je me dis, comme vous, que ceux qui naissent aux époques de transition sont bousculés, renversés, écrasés dans la lutte des générations qui s'entre-choquent. C'est sur nos cadavres que doivent passer les combattants qui nous suivent. Nous comblerons le fossé qu'il leur faudra franchir pour prendre d'assaut la place où tous nos efforts n'auront pu que faire brèche. Mais espérons qu'une fois ville gagnée, les vainqueurs viendront relever les morts pour leur faire un bel enterrement, enseignes déployées et à grand bruit de fanfares.

« Eh bien ! quand je vous sais des motifs d'affliction, je me plais à vous voir ainsi, debout, et en bronze,

sur une de nos places publiques, et, par un retour sur moi-même, je suis tout fier alors de penser que vous m'avez permis d'écrire, à la pointe du couteau, mon nom sur le piédestal de cette statue [1].

« A propos de cela, savez-vous, monsieur, que j'ai une véritable crainte ? Je vais, comme je vous l'ai dit, publier dans quelques mois mon dernier recueil de chansons. Vous pensez bien que celle dont votre nom a fait le succès, y figurera. Mais j'ai peur que vous ne vous y trouviez en bien mauvaise compagnie. Le goût que j'ai pour la poésie populaire me souffle souvent d'étranges choses. Mon antipathie pour le solennel affecté, si opposé au génie de notre langue, fait toujours, dans mes chants, suivre les tons graves de quelques notes burlesquement accentuées. Quoique, habituellement, ces disparates ne soient pas sans but, je conçois que vous autres, gens d'en haut, y trouviez à redire. Que faire à cela ? J'ai voulu essayer de transporter la poésie dans les carrefours, et j'ai été conduit à la chercher jusque dans le ruisseau : qui dit chansonnier, dit chiffonnier. Doit-on être surpris que ma pauvre muse n'ait pas toujours une tunique bien propre ? Le moraliste des rues doit attraper plus d'une éclaboussure. Au reste, si vous me lisez, pensez un peu à Aristophane, mais n'y pensez pas trop.

« Surtout, pour Dieu, revenez dans votre patrie, vous ne pouvez vivre heureux loin d'elle. Goutte de

1. Béranger avait placé dans son dernier volume des stances en l'honneur de Châteaubriand.

sang français, où allez-vous vous extravaser ? Quoi ! vous pourriez longtemps rester loin de Paris, loin de ce cœur si chaud, dont les rapides pulsations donnent tant à penser et à sentir ? Non, vous nous reviendrez bientôt, j'en ai l'espérance, pour vivre encore ici de littérature et de gloire, entouré de nombreux amis, car vous devez en avoir beaucoup qui, comme moi, sans doute, se plaignent de votre nouvelle absence. »

Béranger.

Le changement de ton, entre cette seconde lettre et la première, est frappant... Quelques mois à peine les séparent, et elles ne semblent pas parties de la même main. L'une nous montre un jeune homme, s'inclinant avec respect devant le grand écrivain qui est venu à lui. On dirait un disciple devant son maître. Dans l'autre, c'est un ami qui parle à son ami ; il l'encourage, il le conseille ; il semble qu'il a pris ascendant sur lui.

C'était vrai, et tous ceux qui ont approché Béranger ont subi de même cette espèce d'empire. M. Charton m'a conté, qu'ayant assisté à la première entrevue de Lamartine et de Béranger, il s'était dit en sortant : C'est Lamartine qui paraissait dominer aujourd'hui ; dans un mois, ce sera Béranger. » Tel était l'effet de cette haute et admirable raison, comme de cette grande droiture ; elles s'imposaient ; on aimait à se remettre entre ses mains.

Un dernier fait achèvera de caractériser la noble

amitié de Châteaubriand et de Béranger. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, Béranger s'était retiré près de Tours, dans une jolie maison, illustrée par Balzac, *la Grenadière*. Au bout d'un an ou deux, il lui fallut la quitter à son très grand regret, elle était trop chère pour lui.

Au même moment, Châteaubriand se voyait forcé, par ses créanciers, de vendre son vieux et cher petit hôtel de la rue d'Enfer. Eh bien ! dès qu'il apprit la pénible privation qui s'imposait à Béranger, il lui écrivit pour lui offrir un prêt d'argent, Béranger refusa l'offre, mais en resta profondément touché. Ils étaient dignes l'un de l'autre.

LETTRE A MONSIEUR BÉRARD

M. Bérard était un riche banquier, dont les affaires se trouvèrent gravement compromises, vers 1835, par suite de la révolution de Juillet.

Béranger, qui était son ami intime, lui avait confié une forte partie de sa petite fortune.

La lettre que nous citons, montrera à quel point notre poète poussait le désintéressement et l'amitié.

Hâtons-nous d'ajouter que sa confiance en M. Bérard ne fut pas trompée.

Avril 1835.

« Mon cher ami,

« Il y a déjà quatre ans, que des amis me pressèrent de retirer les fonds que j'avais chez vous. Vous devinez quelle fut ma réponse. Seulement, par intérêt pour vous et pour votre excellente famille, je crus devoir vous instruire des bruits qui couraient en haut lieu sur votre situation de fortune. Vous me répondîtes une lettre qui eût pu me tranquilliser entièrement, si je n'avais connu votre facilité à vous faire illusion. Je ne tardai pas à avoir la conviction des malheurs qui vous attendaient.

« Mais ce que je puis vous dire, c'est que vous ne pouvez vous en tirer que par une extrême énergie, sans perte de temps et en tranchant dans le vif.

« Faute d'une activité suffisante, aussi par nonchalance de caractère, vous avez laissé le mal s'aggraver autour de vous. Votre loyer vous exténue ; vos deux grands garçons restent les bras croisés. Mettez ordre à tout cela, et sans doute à beaucoup d'autres choses si vous faites tout ce qu'il faut faire. Mais, pour Dieu ! surtout, mon cher ami, plus d'illusions !

« Mesurez l'abîme dans toute sa profondeur. Voyez combien d'existences reposent sur la vôtre. Ce qu'il vous reste de force vaut de la jeunesse. Oubliez le passé ; ne comptez plus sur les autres et marquez-vous un avenir raisonnable, fût-il le plus obscur du monde. Mais, pour atteindre ce but, s'ils ne peuvent vous aider, il faut au moins que vos amis ne soient

pas une source d'obstacles. En ce qui me concerne, voici depuis plus de deux ans le parti auquel je me suis arrêté.

« Je prends avec moi ma vieille tante, et une bonne et vieille amie qui mourrait de faim, si je ne l'aidais, comme elle-même m'a aidé au temps de ma pauvre jeunesse. Une marmite coûte moins à faire bouillir que trois. J'ai vu Fontainebleau, et je pense à en faire le lieu de ma dernière retraite. Les deux femmes aideront au ménage, que pourra entretenir suffisamment, je l'espère, le peu qui me reste.

« Grâce à cette disposition, je pourrai me passer de l'intérêt de ces 44,000 francs, intérêt qui, au premier jour, deviendrait peut-être pour vous une gêne extrême. Quant aux trois actions du Gaz, si vous pouvez me les remettre, tant mieux ; mais, si elles vous sont nécessaires, gardez-les aussi. Seulement, je vous prie de tenir des comptes exacts de tout, afin qu'un jour, si la fortune revient souffler dans vos voiles, comme je le souhaite surtout pour vous tous que j'aime tant, vous puissiez régler avec moi ou avec mes héritiers, sans qu'il y ait lieu à conteste et chicane de leur part. Béjot vous dira que mon testament est fait de manière à vous éviter tous les embarras de ce genre que j'ai pu prévoir ; et, si j'y retouche, ce sera pour le perfectionner sous ce rapport.

« Voilà, mon cher ami, ce que j'étais bien aise de vous dire pour vous tirer une épine du pied et pour que vous n'ayez plus à vous occuper que de votre digne femme et de vos enfants.

« N'allez pas trop admirer ce que vous ne manquerez pas d'appeler mon désintéressement. La retraite est le but de mes désirs. Je veux terminer mes jours loin du bruit et d'une société qui finirait peut-être par me rendre misanthrope. Je tiens à conserver ma foi dans l'humanité. Quant aux privations matérielles, songez que c'est pour m'en imposer le moins possible que je prends le parti de m'éloigner de Paris. Je veux sauver mon sucre et mon café du naufrage, et puis, quand je serai loin du monde, j'aurai le temps de travailler. Qui sait si ce n'est pas là ce qu'il me reste à faire encore? Vous voyez donc que le parti que je veux prendre sera moins une dégringolade qu'un arrangement de position. Je me retourne dans mon lit, voilà tout! »

BÉRANGER.

Passy.

A MONSIEUR ERNEST LEGOUVÉ[1]

« Savez-vous, monsieur, combien est embarrassante, effrayante même, la confiance dont vous voulez bien m'honorer! Quoi! vous me chargez de présider à votre vie littéraire! C'est certes un grand témoignage d'estime que vous me donnez là, et j'en suis touché bien vivement; mais cela, malheureusement, ne suffit pas pour que j'accepte un mentorat de cette nature. Vous vous accusez d'être venu me

1. J'avais vingt-sept ans, je venais de me marier, j'étais dans toutes les angoisses du début, quand j'adressai à Béranger une lettre qui me valut cette remarquable réponse. E. L.

voir peu souvent. Eh bien! monsieur, vous expliquez ainsi mon hésitation à répondre à votre lettre, pourtant si aimable.

« En effet, comment tracer une règle à suivre à un homme qu'on n'a pas eu le temps d'étudier? Mais, direz-vous, vous avez lu mes différents essais. Cela suffit-il ? Quelques ouvrages plus ou moins bons (car je ne suis pas aussi sévère envers vous que vous-même) ne donnent que la mesure des facultés de l'esprit; mais le caractère de l'homme, comment le connaître ? Qu'importe ! diraient tous nos jeunes gens. Il importe beaucoup, selon moi, surtout dans un temps comme le nôtre, où l'on ne peut guère trouver son point d'appui qu'en soi-même. Sans s'élever jusqu'à l'appréciation du caractère, n'avez-vous pas des goûts dominants qui doivent influer sur la tendance de votre esprit? Ces goûts, je les ignore. Vous avez eu le malheur d'être ce qu'on appelle un jeune homme heureux; dès votre entrée dans le monde, le monde vous a souri. Vous convenez qu'aujourd'hui rien ne manquerait à votre félicité si vous n'étiez tourmenté par une ambition de gloire. Hélas! dans quel coffre vide fouillez-vous pour trouver ce qui, selon vous, manque à votre bonheur! Mais enfin c'est votre manie : et je voudrais en vain vous en guérir. Quand le sort ne nous refuse rien, il nous fait toujours un don de trop. Eh bien! pauvre enfant, courez donc après la gloire; c'est un mirage qui vient vous chercher du fond des déserts : prenez bien garde qu'il ne vous y entraîne. Un seul moyen vous est offert pour éviter ce malheur : occupez-vous

d'être utile; c'est la loi que Dieu impose à tout homme; en littérature, il y a plus que jamais obligation à cela. Ne faites pas comme tous ceux qui se contentent de l'art pour l'art; cherchez en vous s'il n'existe pas quelque croyance ou de patrie ou d'humanité à laquelle vous puissiez rattacher vos efforts et vos pensées. Vous avez un cœur noble et bon, un esprit généreux, il n'est pas possible que la société, qui n'a pu les corrompre par ses caresses, ne vous ait pas laissé aussi quelque sentiment d'amour pour vos semblables.

« Eh bien! ce sentiment consulté sera pour vous un guide plus sûr dans vos études et vos travaux que tout ce que pourraient vous dire les hommes les plus doctes. Un sentiment pareil a suffi pour faire de moi, chétif, quelque chose, quelque chose de bien fragile sans doute, mais enfin quelque chose.

« Je vous parle là, monsieur, un langage qui vous étonnera peut-être; il est si peu d'accord avec ce que vous avez dû entendre dans votre monde! Mais croyez que je vous donne l'explication de tous mes principes de conduite depuis que j'ai l'âge de raison; cet âge est venu, pour moi, de bonne heure, parce qu'à quinze ans j'ai été obligé d'être homme et de faire mon éducation moi-même. A ceux qui opposeraient l'exemple d'un grand poète à un pauvre chansonnier et qui vous diraient que Byron n'avait aucune foi, je répondrai que Byron, représentant un monde aristocratique qui tombe et s'en va en lambeaux, n'a dû avoir que des croyances négatives; mais ce sont toujours des croyances, et certes les siennes

étaient aussi fortes, en ce sens, que son génie était beau. Croyant l'aristocratie la fleur de l'humanité, et la voyant flétrie, il a dû tout maudire et arriver à cette misanthropie tantôt fougueuse, tantôt ironique, qu'on a si niaisement singée chez nous. Mais qu'est-ce que la misanthropie? Un amour trompé.

« Vous êtes au temps des amours heureuses; votre cœur est jeune, ne l'occupez pas que de vous. Étendez le cercle de vos investigations et défiez-vous surtout du monde factice où la fortune vous a placé. Votre esprit, votre âme, trouveront bientôt un aliment pour leurs méditations, et la direction à leur donner vous viendra au jour que vous y penserez le moins. La nature a marqué un emploi à toutes les facultés qu'elle distribue; il ne faut que chercher. Apprenez, puisque vous pouvez apprendre; méditez, puisque vous avez du repos; mais surtout occupez-vous plus des autres que de vous-même. Je sens que tout ce radotage vous paraîtra bien vague, peut-être ridicule. Ne vous gênez pas : vous me demandiez des conseils, je vous ai donné mon secret; je ne pouvais pas vous rendre mieux : confiance pour confiance. J'espère que vous verrez dans cette lettre une preuve d'amitié et de considération. Croyez à ces sentiments, et usez de moi toutes les fois que je vous serai nécessaire : ce ne sera jamais trop souvent.

« A vous de cœur,

BÉRANGER.

---

10 juillet 1831.

AU GÉNÉRAL LA FAYETTE

Président du Comité Polonais.

« Mon cher président, peu de jours après la grande semaine, je m'avisai de dire qu'en détrônant Charles X, on avait détrôné la chanson. Quelques-uns s'empressèrent de me prendre au mot, et l'on fit même à cette phrase l'honneur de la répéter à la tribune. Bientôt, cependant, je me sentis le désir de protester contre cette déchéance (c'est celle de la chanson dont je veux parler). Vous dire ce qui m'en donna l'idée est inutile, vous le devinez. Je me mis à penser que nous autres, faiseurs de couplets satiriques et politiques, pouvions bien n'être pas encore au bout de notre règne. Je me fis sans doute illusion. C'est une habitude commune aux détrônés; j'allai jusqu'à m'écrier :

Oui, chanson, muse, ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait.
Mais chaque parti, ma bonne,
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf,

Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf.
Mais, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

« Il n'est point nécessaire de vous rapporter les huit ou neuf couplets de ce vaudeville qui n'a pas vu le jour et qui se termine ainsi :

Te voilà donc restaurée,
Chanson, mes amours.
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

« Or, j'essayai de revenir à mes habitudes chantantes.

« Bonnes ou mauvaises, voilà deux chansons de genres différents que je vais publier et que je vous dédie.

« N'allez pas croire que je prétends faire de cette dédicace un hommage à vos longues années de gloire et de vertu, ou aux immuables principes de notre Révolution, dont vous avez toujours été, et dont vous resterez à jamais le plus illustre représentant ; mes chansonnettes n'aspirent point à tant d'honneur. Elles ne vous sont point dédiées parce que vous avez commandé les gardes nationales de France, ni parce que vous ne les commandez plus ; ce n'est pas même

un témoignage de mon respectueux attachement, bien que souvent je me dise :

> Sa vie entière est comme un docte ouvrage
> Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
> La gloire y brille ; à chaque jour sa page.
> Point d'*errata :* tout pour la Liberté.
> De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
> Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
> Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
> Que le grand homme aima le chansonnier.

« Malgré ce dernier vœu, qui n'est pas très modeste, ma dédicace n'est tout simplement qu'une spéculation. Oui, mon cher général, je mets votre grand nom en tête de mes petits vers pour en assurer le débit.

BÉRANGER.

1833.

LUCIEN BONAPARTE A BÉRANGER

« Je reçois, mon cher Béranger, votre lettre, et je désire bien vivement que vos occupations littéraires continuent, n'importe leur forme. Ce qui sortira de vous sera nécessairement empreint de patriotisme et de noblesse d'âme. Je voudrais bien pouvoir vous ouvrir mon portefeuille. Qu'il me serait doux de re-

cevoir les conseils d'un ami tel que vous! Avant de publier une ligne, j'hésite et j'attends!

« La présente vous sera remise par M. Presle : je désire beaucoup savoir s'il est vrai que vous ayez exprimé il y a quelques jours, à un ami commun, votre conviction que l'état de choses actuel durerait probablement encore dix ans. Comme j'apprécie votre coup d'œil autant que votre sincérité, vous me rendrez service en me faisant savoir si vous avez exprimé cette opinion ; et j'attends un mot de vous.

Votre affectionné,

LUCIEN BONAPARTE.

Voilà, certes, une lettre bien curieuse. Quel changement dans les positions. Le pauvre petit poète inconnu et protégé de 1804, est devenu un homme illustre; et le prince d'alors, proscrit en 1833, s'honore de l'appeler son ami, et lui demande des conseils littéraires et politiques. Il avait bien raison.

De 1818 à 1830 le rôle de Béranger est considérable.

Après Waterloo, en raison même de ses convictions et de ses espérances républicaines, il se résigna à la Restauration, sans s'y rallier. Il crut qu'une monarchie représentative pouvait s'accorder quelque temps avec les besoins nouveaux de la nation, et même la préparer à la liberté. Ses vers furent donc presqu'uniquement consacrés à célébrer notre gloire, et à pleurer nos malheurs. Mais son illusion fut courte. Trois ans suffirent pour le convaincre qu'il y

avait entre le peuple de 89, et l'ancien régime, un divorce profond et irrémédiable. Alors commencèrent ses attaques contre un trône condamné fatalement selon lui, à une ruine prochaine. Il ne le combattit pas seulement avec ses vers. La révolution de Juillet se prépara, on le sait, au château de M. Laffitte, dans des réunions où Béranger était toujours présent. M. Thiers a dit de lui : « Au milieu de ces circonstances si difficiles, Béranger a été un père pour nous.

Charles X une fois renversé, et Louis-Philippe une fois couronné, Béranger se retira à l'écart, sans vouloir en rien profiter d'une révolution où il avait eu sa part, et vécut en observateur attentif, et plus inquiet de jour en jour... inquiet des fautes du gouvernement et des fautes des républicains. Sa belle réponse à Lucien Bonaparte montre tout ce qu'il y avait de sens politique, profond et divinatoire dans ce chansonnier.

1833.

A LUCIEN BONAPARTE

Prince,

« Une indisposition assez sérieuse m'a empêché de répondre aussitôt que je l'aurais souhaité à la lettre que m'a remise, non M. Presle, mais M. Ravioli. Je commence à me rétablir, et m'empresse de vous

remercier de la nouvelle marque de souvenir que vous voulez bien me donner.

« Savez-vous, prince, que dans un homme plus facile que moi à se faire des illusions, votre lettre eût pu produire un dangereux mouvement d'orgueil? Heureusement je n'ai cherché dans vos expressions que le sens que vous avez dû vouloir leur donner. Le prix que vous dites attacher à mes conseils littéraires, n'est qu'une manière ingénieuse de témoigner quelque estime à mon modeste talent, et, quant à la justesse de mon coup d'œil en politique, permettez-moi de vous mettre à même d'apporter de notables restrictions à cet éloge.

« Avant la révolution de Juillet, j'ai entrevu l'impossibilité d'établir, dans un pays d'égalité, le système anglais monarchique représentatif, qui ne peut se passer de l'appui d'une caste privilégiée. Lors de cette dernière révolution, moi, vieux républicain, convaincu que la France n'était pas encore disposée à accepter la forme républicaine, j'ai désiré, pour achever d'user la vieille machine monarchique, qu'elle nous servît de planche pour passer le ruisseau; et ce que je vous dis là, ma conduite et mes discours à cette époque l'ont prouvé à tous mes amis. Je crois pouvoir assigner à cet état transitoire une durée égale à la Restauration. Les fautes du nouveau pouvoir ont changé peu de choses à mes calculs, tout en fortifiant mes espérances. De là, prince, les dix années de vie prédites par moi à un trône qui a l'air si débile. Si le parti républicain n'eût pas lui-même commis des fautes que sa position

rendait inévitables, nous serions plus près peut-être du dénoûment. Ce parti n'a pas encore appris à bien connaître la France nouvelle : aussi rêve-t-il l'impossible. C'est sur les intérêts créés par la Révolution qu'il faut fonder aujourd'hui, et il a trop souvent eu l'air de menacer ces intérêts. Les éléments républicains sont beaucoup plus nombreux que ne se le figurent et ceux qui redoutent et même ceux qui désirent la république. Mais, selon moi, ils seront encore longtemps à se coordonner. Toutefois, en France, nous pensons bien vite et nous agissons de même. Mais nous n'agissons que lorsque la conspiration des idées se rencontre sur la place publique avec celle des sentiments populaires : or ces jours-là sont rares dans un siècle. Voilà ce qui me fait voir, dans un temps encore éloigné, la chute de ce qui est aujourd'hui, habitué que je suis à toujours considérer les choses du côté le moins favorable. Ajouterai-je que, dans l'intérêt de la république que je rêve, je souhaite qu'elle ne fleurisse pas trop tôt. Le plus grave reproche que je fasse au gouvernement actuel, c'est de la faire pousser en serre chaude.

« Vous en avez appelé à ma franchise ; vous devez voir, prince, que je n'y ai pas fait faute. Jugez maintenant du cas que vous devez faire de mes paroles.

« Puissiez-vous au moins trouver dans cette lettre une nouvelle preuve de l'attachement éternel que je vous ai voué et un motif de plus de me croire toujours, prince, votre très reconnaissant serviteur.

Béranger.

Joignons, comme *Post-Scriptum*, à cette lettre si prophétique, cet autre passage de correspondance, qui la complète.

A MONSIEUR LACOSTE

« Nos jeunes républicains sont aussi des hommes rétrogrades. Comme les romantiques, ils veulent tout remettre à neuf, et ne font que de la vieillerie. Ils s'en tiennent à 93, qui les tuera. Dans son plaidoyer, en pleine Chambre, beau théâtre qu'on leur avait complaisamment dressé, Godefroy Cavaignac[1] a trompé l'attente publique. Son rôle lui imposait de se jeter dans l'avenir; au risque d'être appelé utopiste, il devait montrer l'inévitabilité de la république, comme pouvant seule résoudre les grandes questions sociales; il devait donner un avant-goût de cette forme, soumise aux conditions de perfectionnement qu'impose l'ordre actuel des choses. Loin de là, il a donné des regrets à 93. Le discours n'a pas eu même l'honneur de déplaire aux centres. Que dis-je? Il leur a plu, car il a prouvé qu'ils n'ont pas trop tort de combattre un parti qui n'a que de pareils arguments à employer. »

. . . .

Enfin, en 1848, quand la République fut proclamée, Béranger dit encore : « Trop tôt! Trop tôt! nous avions un escalier à descendre et nous sautons par la fenêtre! Pourvu que nous ne nous cassions pas le cou.

1. C'est le frère du Général.

21 janvier 1835.

A MONSIEUR LEBRUN

« Votre lettre ne m'est arrivée que ce soir, mon cher Lebrun, et je me hâte d'y répondre, tant je suis affligé de voir qu'après notre dernière conversation vous ne vous rendiez pas encore aux raisons qui m'empêchent d'aller frapper à la porte de l'Académie française. Vous devez pourtant être bien convaincu que ces raisons sont sérieuses, au moins pour moi, et surtout qu'elles sont très sincères.

« Je vous répète donc que, si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, littérairement parlant, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil. Mais, par des causes trop longues à exposer, je tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre, qui cessera d'être une arme pour l'opposition le jour où il deviendra un moyen de parvenir. Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes, seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, et que c'est bien peu de chose que des chansons. Avouez qu'il ne doit pas me convenir de les aider à prouver qu'ils n'ont que trop raison.

« Je ne puis me dissimuler, d'ailleurs, que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse.

« Vous allez me répéter, je le sais bien, ce que vous m'avez déjà dit : Les liens que l'Académie impose sont bien peu embarrassants ; vous m'avez, à ce pro-

pos, cité La Fontaine, qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu ? La Fontaine était un bon homme ; moi, je suis un homme bon, je le crois, mais point du tout un bon homme, malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie en mon humble cervelle, et peut-être encore dois-je à la nature quelques petites qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu bon nombre d'excellents amis ; mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous avoue que, parfois, elle n'est ni très raisonnable ni très douce. Avec une folie pareille, me puis-je hasarder à m'asseoir auprès d'hommes, tous très estimables sans doute, mais qui, certes, ont aussi leur humeur, et qui pourraient bien ne pas s'arranger du voisinage de la mienne, peu endurante et habituée à casser les vitres, même celles des Tuileries, s'il vous en souvient ?

« Des sots, ou même des gens qui ne me connaissent point, ont cru, ou ils ont feint de croire, après la révolution de Juillet, que j'avais refusé des places et des distinctions pour me singulariser ; non, vous le savez. Les places et les distinctions n'allaient ni à mes goûts ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas recherchées.

« On tombe assez souvent dans la même erreur, relativement à l'Académie : c'est de l'orgueil, dit-on. Les sots me croient donc bien sot ? Hélas ! vous savez mon cher ami, la piètre idée que je me suis faite de mon mérite littéraire, et c'est en toute sincérité que j'en ai parlé dans la préface de mon dernier volume. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur

mes ouvrages! Je n'ai que le sentiment (mais je l'ai bien) de l'utilité dont je fus à la cause que j'ai défendue, et ce sentiment-là ne me donne pas de vertiges. Or il n'y a qu'un homme frappé de vertige pour méconnaître l'importance de l'Académie française, qui réunit des noms si illustres. Songez donc que Cuvier était encore hier dans vos rangs. Mais, moi, pauvre ignorant, je ne vous apporterais aucune des qualités qui font le véritable académicien, et je vous défie de m'appliquer au moindre des travaux de votre classe et même aux fonctions solennelles que vous remplissez tour à tour.

« J'ai horreur de livrer ma personne au public, et, comme l'auteur des *Maximes*, je suis complètement incapable de parler, même de lire quelques phrases dans une nombreuse assemblée.

« Mais vous avez bien été avec grande foule devant les tribunaux, me direz-vous. Parbleu! comment s'y refuser?

« Du moins, sur la sellette, n'ai-je jamais dit que mon nom. Regardez-moi donc comme incapable de prononcer un discours de réception, en supposant que je sois capable de le faire, ce qui est assez douteux.

« Mais me voyez-vous en habit brodé, l'épée au côté, allant au château? Là, encore un discours : « Sire, je suis votre très humble serviteur. — Ah! « vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu nous « venir visiter? — Je suis votre serviteur, Sire. — « Allez, et n'y revenez plus! » etc., etc. Ah! mon cher Lebrun, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi?

« Mon ami, laissez-moi, laissez-moi dans mon coin qui n'est pas celui du misanthrope. Si des journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je lui écrive que l'Académie n'a pas tort et qu'un corps semblable se doit d'attendre que l'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein ? Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai ; mais, pour Dieu ! détournez les amis que je puis encore y compter (hélas ! j'en ai déjà beaucoup vu disparaître !) de tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire à chacun de vous dix visites, même à l'archevêque, et j'irais dès six heures du matin (il fait pourtant bien froid) attendre à la porte de votre secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée ! y pensez-vous ? Vous figurez-vous une entrée triomphale plus écrasante pour ma pauvre réputation ? Empêchez cela, je vous prie, et lisez ma lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou ! cette crainte est puérile. Non, jamais l'Académie française ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poète de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière ? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs ; laissez-moi mourir chansonnier.

Béranger.

A ROUGET DE LISLE

Béranger a été, pour Rouget de Lisle, plus qu'un sauveur, un sauveteur.

Le poète de la *Marseillaise*, réduit à la misère, condamné à la mendicité, détenu pour dettes, cela révoltait Béranger comme une ingratitude publique!

Pendant plus de quinze ans, il s'attacha au soulagement de cette illustre infortune avec une sorte de passion, comme à un devoir.

Pendant plus de quinze ans, il fut toujours là, aidant le malheureux de sa bourse, quêtant pour lui, lui organisant des souscriptions, plaçant ses volumes de vers, sollicitant du gouvernement en 1828, un secours, une pension, lui faisant obtenir la croix d'honneur, et tout cela avec un mélange absolument délicieux d'affection, de gronderie, et une gaîté qui était encore un soutien. « David d'Angers, lui écri-« vait-il, a fait de vous, vous le savez, un très beau « médaillon en marbre, grande dimension. Nous le « mettons en loterie, à vingt francs le billet. Nous « nous occupons de les placer. Si nous réussissons, « comme je l'espère, vous aurez enfin de quoi renou-« veler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours « trop vite pour nous autres pauvres diables; car je « me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon, « que je veillais avec un soin tout paternel, et qui ne « m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. « Il est vrai que j'avais un talent qui vous manque, « j'en suis bien sûr : je savais faire des reprises, rat-« tacher des boutons. Ce que c'est que d'être d'une

« famille de tailleur ! Vous n'avez pas reçu une si « bonne éducation, il vous faut du neuf. Eh bien ! « j'espère que vous en aurez avant peu.

. . . .

. . . .

« Au nom de Dieu, chassez cette idée de votre « pauvre tête : nous touchons peut-être à un mo- « ment plus heureux pour vous. Si rien de ce qui a « été projeté ne s'achève, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait « plus d'espoir : on n'a point assez essayé pour ne « pas compter encore sur la réussite. Les occupations « électorales, le trouble des affaires financières, tout « a contribué à mettre obstacle aux desseins formés « par ceux qui vous portent l'intérêt qui vous est dû « à tant de titres. Moi-même, surchargé de négocia- « tions pour Pierre et pour Paul, moi, à qui l'on croit « plus de crédit que je n'en ai réellement, je n'ai « peut-être pas fait tout ce que j'aurais pu et voulu « faire. Je me reproche de ne pas toujours mettre « assez d'insistance dans les demandes que j'adresse. « Patientez encore ; ce courage me viendra et mes « amis m'aideront, du moins j'ai tout lieu de l'es- « pérer. »

. . . .

. . . .

Le pauvre homme n'y tient plus, il écrit la terrible lettre que voici :

A M. BÉRANGER

Dans mon effroyable situation, mon cher ami, puisqu'il n'est plus aucun moyen honorable de la

changer, de la modifier, ou que, s'il en existe quelqu'un, fût-il à ma connaissance, le temps et toutes choses me manquent pour attendre qu'il se réalise, quel parti me reste à prendre? Un coup de pistolet? je n'ai pas de quoi en faire les frais. La rivière? c'est ignoble, ou, pour parler sérieusement, l'un et l'autre, et tout ce qui y ressemble, répugnent à des principes qui m'ont constamment soutenu contre les tentations multipliées d'y avoir recours, et qui, si je le puis, me soutiendront jusqu'au bout.

« Je ne vois qu'un moyen de les concilier avec les circonstances extrêmes qui m'affligent, et auxquelles je n'ai plus à opposer qu'un dernier acte de courage : celui d'en revenir à mon ancien projet de m'en aller à travers champs, tout droit devant moi, jusqu'à ce que mort s'ensuive. La fatigue, la faim, le désespoir peuvent aussi devenir des ressources. Je crois fermement qu'un véritable homme de cœur ne doit pas se tuer, mais il lui est permis de se laisser mourir quand il ne peut plus vivre.

« Ainsi donc, cher Béranger, ma résolution est décidément prise...

« Il n'y a pas de stoïcisme qui tienne. Ma tête se trouble, mon cœur se serre, mes yeux se mouillent en vous disant adieu, mais, je vous le dis. »

Quelle fut la réponse de Béranger? on le devine! courir à lui, l'arrêter, le secourir encore, recommencer ses démarches; et quatre ans après, en juillet 1832, il lui écrit la lettre suivante :

A MONSIEUR ROUGET DE LISLE

« L'argent vous pleut, mon cher ami. M. d'Argout charge Mérimée, chef de son secrétariat, de m'instruire que votre pension au ministère du commerce vient d'être portée à 1,000 francs. Il désire savoir si enfin je suis content. Certes, je le suis, et à l'instant j'écris à Monseigneur pour le remercier et lui annoncer que sans doute vous en ferez autant dès que vous aurez connaissance de sa décision.

« Vous voilà-t-il riche ! Quand je vous disais que le tout était de vivre. Vous le voyez bien maintenant. 3,500 francs de rente ! Qu'allez-vous faire de tout cela ? Je crains que l'embarras des richesses ne vous fasse perdre la tête. Et puis, qu'on nous dise maintenant que la révolution de Juillet n'a rien produit de bon ! Ah ça ! n'allez pas vous laisser atteindre par le choléra, à présent que vous êtes millionnaire ! Vous êtes assez maladroit pour vous laisser mourir au moment où vous avez enfin de quoi vivre. Ne bougez pas de votre trou ; le mieux est de rester en place. Quant à moi, je vais de Passy à Paris, et de Paris à Passy, me moquant de l'épidémie, et bien portant au milieu des malades et des médecins.

LETTRE A MONSIEUR FORTOUL

M. Fortoul (qui a été ministre sous le second empire) était neveu de l'homme que Béranger a le plus

aimé et le plus respecté, du célèbre député Manuel. C'est à ce titre qu'il traita ce jeune homme comme un fils, et qu'entre eux s'établit une correspondance suivie où Béranger révèle ses sentiments ou ses opinions les plus intimes.

C'est à M. Fortoul qu'il écrit : « *Jocelyn* est, à « mon sens, *le plus beau monument de notre poésie* « *actuelle*. Moi, que les vers n'ont jamais attendri, « j'ai pleuré en le lisant. Il a fait entrer la poésie « élevée dans *le domaine du vrai*. La narration en « est souvent parfaite. Je ne croyais pas Lamartine « capable de narrer comme La Fontaine. Désormais, « notre poésie peut tout dire et tout peindre. »

C'est à M. Fortoul qu'il écrit cette superbe déclaration de principes, sur le génie grec.

« On cite souvent Pindare, que personne ne com- « prend bien peut-être. Mais quelle différence entre « le poète moderne, et le lyrique grec, qui, rem- « plissant en effet un véritable sacerdoce, à la vue « de vingt populations sœurs assemblées à Olympie, « célébrait les héros, la patrie et les dieux, et, en- « touré de chœurs, de danse et de chant, déclamait « ses vers d'une voix soutenue par la musique ! Chez « nous, le poète est presque toujours en dehors de « son œuvre, ce qui devrait lui faire sentir le besoin « d'un cadre pour presque tous ses sujets. C'est par « l'invention de ses cadres que son génie devrait « surtout se signaler, et non par un déluge de vers « toujours beaux sans doute, mais qui font penser à « cette princesse des contes de fées dont la bouche « ne pouvait s'ouvrir sans vomir des torrents de

« perles, de rubis et d'émeraudes : pauvre prin-
« cesse ! »

Enfin, c'est à M. Fortoul, qu'au cours d'une promenade dans la forêt de Fontainebleau, Béranger dit : « Venez, je vais vous conduire aux Gorges « d'Apremont. J'ai trouvé pour y entrer un passage « assez curieux. »

Effectivement, ajoute M. Fortoul dans un récit fort intéressant, nous nous glissâmes à travers de vieux rochers moisis, des ruines à moitié ensevelies, et arrivés au bout de ce passage, nous aperçûmes un grand cirque naturel, fermé de toutes parts, crénelé de rochers. Le fond était couvert de joncs noirs et de fougères déjà rougies ; il était semé de poteaux indiquant les routes croisées et qui ressemblaient assez bien, en cet endroit désert, aux gibets féodaux. Toute la vue était triste et aride ; seulement, au-dessus des plus hauts étages de grès, on voyait les têtes décharnées et lointaines des bois se découper sur le ciel, et parer les bords de l'horizon de leurs mille lignes capricieuses. Comme nous foulions les herbes courtes et dures d'Apremont, Béranger me dit :

— « J'ai souvent pensé que Jésus devait enseigner sa doctrine en des lieux semblables. Cet homme du peuple avait passé sous les murs des couvents bâtis par les sectes mystiques aux collines de la Judée. Son esprit simple était peu habile aux discussions du dogme ; mais son cœur, plein de charité et de mansuétude, avait réchauffé dans son sein la morale des sectaires. Lorsque, redescendant de ces cimes

mélancoliques, il trouva sur les bords des lacs le peuple malheureux et Dieu défiguré par sa superstition, il convoqua, sur des penchants écartés et silencieux, les hommes qui souffraient, et il leur apprit à s'entr'aimer. »

Nous touchons là à un des points les plus singuliers du caractère de Béranger.

Jésus-Christ a joué un grand rôle dans sa vie. Cette figure sublime le hantait sans cesse ; le sermon sur la montagne lui sembla le chef-d'œuvre de l'éloquence... je ne dirai pas humaine, mais supra-humaine. Il a écrit cette phrase extraordinaire. « Je ne connais guère la Bible que juste assez pour en penser assez de mal. Quant à Jésus-Christ, c'est autre chose : *C'est mon homme*, et cela a toujours été, à tel point, qu'à vingt ans, je faisais maigre le vendredi-saint, quoique je ne fusse pas pratiquant, en commémoration de sa mort. Tenons-nous-en à l'Évangile, répétait-il souvent, il vaut mieux que Voltaire et tous les Pères de l'Église. » Enfin, un jour, il m'a dit à moi : Je m'imagine parfois, que quand j'entrerai dans l'autre monde, une des premières personnes que je rencontrerai, ce sera Jésus-Christ. »

Ne sommes-nous pas là en face d'un Béranger bien inconnu ?

---

15 juin 1843.

LETTRE A UN JEUNE HOMME[1]

A monsieur ***

Vous avez cent fois raison, monsieur ; mais c'est contre ceux qui me donnent de ridicules éloges, et non contre moi que vous devez tourner votre colère. Si vous avez lu mes ponts-neufs et mes préfaces, vous devez voir que je n'ai jamais eu de prétentions bien ambitieuses en quoi que ce soit ; et si vous me connaissiez... et il est nécessaire de connaître un homme pour le juger, vous sauriez que depuis dix ans j'ai rompu avec le monde, qui fait et soutient les réputations. Vous sauriez que je n'ai jamais prononcé la plupart des grands noms que vous me citez, sans mettre chapeau bas ; vous sauriez enfin que je suis même en garde contre l'engouement fort excusable de mes meilleurs amis, et que je leur ai souvent répété une partie des vérités que vous prenez la peine de m'adresser.

« Au reste, monsieur, ce dont vous vous plaignez est le mal du temps. Aux époques où il y a pénurie de grands hommes, le public en invente. Ceux,

1. Cette lettre a été imprimée sur un brouillon de Béranger, qui s'est trouvé dans ses papiers. Béranger a lui-même barré d'un gros trait de plume le nom de la personne à qui elle est adressée ; mais il n'est pas difficile de le lire sous la rature. C'est celui de M. Jules B***, qui avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée de reprocher durement à Béranger ses chansons, ses principes, sa lo ire et son âge.

qu'en termes de coulisses, on choisit pour *bouche-trous* sont souvent dupes de ces courtes bonnes fortunes et prennent leur rôle au sérieux. Un peu de sens commun m'a préservé de cette folie. Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas loin de penser comme vous. Aussi, je n'accepte pas le rapprochement que vous faites entre vous et le paysan d'Aristide, parce qu'il vous est trop défavorable et qu'il m'honore beaucoup au delà de votre intention.

« Mais, monsieur, c'est au public et par la voie des journaux que vous deviez adresser le contenu de votre lettre, et non à *un vieux* comme moi, ainsi que vous le dites. En répandant votre opinion sur mon compte, je suis sûr que vos critiques eussent trouvé bien des échos. Leur accord eût pu calmer votre irritation, que je suis loin de blâmer, sans approuver toutefois les formes que vous lui donnez dans votre épître : Et ici, monsieur, permettez-moi de vous faire une observation sur les convenances les plus vulgaires.

« Quand on parle à un homme de mon âge, qui, au risque des persécutions, a consacré d'une manière désintéressée son peu de talent à servir une cause qu'il a crue et croit toujours la meilleure, il me semble, quelle que soit l'opinion qu'on professe, qu'il est au moins de bon goût de donner à la raison les formes d'une politesse, qui ne peut qu'ajouter du poids à la vérité, en inspirant de la considération pour celui qui veut bien s'en faire l'organe.

« Mon âge, dont vous paraissez me faire un reproche, m'autorise à vous soumettre cette réflexion

en retour du service que vous voulez sans doute me rendre, en dissipant les illusions dont vous supposez que je berçais ma vieillesse.

BÉRANGER.

LETTRES A LAMENNAIS

Les lettres de Béranger à Lamennais sont nombreuses et intéressantes. Rien ne m'y frappe et ne m'y touche plus que la délicatesse avec laquelle il manie cette âme ombrageuse, orageuse et toute peuplée de fantômes. C'est un mélange exquis de déférence presque filiale et de sollicitude presque paternelle. Il le traite à la fois comme un homme de génie et comme un enfant. Il l'admire, il le gronde, il tâche de le faire sourire, sachant bien que rien ne détend les imaginations assombries comme un rayon de bonne humeur et de gaîté.

A MONSIEUR LAMENNAIS

Mon cher ami,

Quand je pense au peu d'exercice que vous donnez à vos jambes, cela me fait peur pour vous. Marchez, mon cher ami, marchez! Pour des hommes comme vous, marcher c'est penser. Est-ce que vous ne voudriez plus penser, par hasard? N'allez pas nous faire un tour comme celui-là.

« Il y en a, me dites-vous, qui naissent avec une

plaie au cœur ». En êtes-vous bien sûr? Je crois plutôt que nous autres, qui venons au monde pour écrire, grands ou petits, philosophes ou chansonniers, nous naissons avec une écritoire dans la cervelle. Comme l'encre y abonde sans cesse, dès que nous laissons reposer notre plume, le noir liquide se répand et coule jusqu'au siège de nos affections. Alors, nos humeurs s'imprègnent de noir; hommes et choses, le monde, la création tout entière nous fait horreur. Nous nous en prenons surtout à la pauvre espèce humaine, dont tant de gens disent pis que pendre, comme s'ils avaient l'honneur de n'en pas faire partie. Mais, employons-nous l'encre de notre écritoire à noircir du papier? aussitôt notre esprit se rassérène : notre imagination se purge, et nos œuvres, fussent-elles œuvres de misanthrope, notre humeur charmée par le travail, ferme cette plaie dont vous vous plaignez. Oui, cher maître, il en est ainsi de nous autres écrivains. Employez donc votre encre pour qu'elle ne se répande pas sur tout votre être. Écrivez, écrivez : utilisez encore votre beau génie et vous éprouverez le soulagement promis à tous ceux de notre profession, en attendant la gloire éternelle. »

Béranger.

Est-il possible de trouver un conseil mieux approprié à celui dont Pierre Leroux disait spirituellement en écrivant à Béranger lui-même :

« J'ai dîné hier avec M. de Lamennais. Nous avons bien parlé de vous. On lui a transmis ce que vous avez écrit à propos de son livre de philosophie. Il

ressemble de plus en plus à la cigale d'Anacréon, qui n'a ni chair ni sang, mais qui monte au haut des arbres et chante. »

Ajoutons ces quelques lignes de Lamennais à Béranger, elles achèveront de peindre cette noble et émouvante amitié :

« Oh! mon ami, que vos paroles sont bonnes et douces, et qu'elles ont été droit à mon cœur! Je bénis Dieu qui m'a réservé cette consolation dans ma tristesse. »

A MONSIEUR LE DOCTEUR BRETONNEAU [1]

24 août 1853.

Cher ami, je vous écris le cœur navré. J'ai vu la pauvre malade dans un des accès qui se succèdent depuis cinquante jours. Quelle horrible souffrance! Quelle qu'en soit la violence, la malheureuse fille conserve toute sa raison. Il faut entendre les pardons qu'elle demande à cet excellent Manin, qui reste là muet, anéanti. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'en ses tortures elle demande, quoi? un accès d'épilepsie pour la soulager de son autre martyre qu'elle nomme magnétisme. Elle le dépeint comme un réseau de cordes qui la serre dans tous les membres et la force, par de douloureuses contractions, à des mouvements involontaires qu'elle ne peut dominer. Elle montrait ses pauvres doigts recroquevillés, qu'il lui était impossible de ramener à la position

1. Célèbre médecin, qui soignait alors la fille de l'immortel défenseur de Venise, Manin.

naturelle. Que devait être tout son corps? Il me semblait voir une déviation de l'épine dorsale pendant qu'elle me parlait.

Ce qu'elle demande à mains jointes, quand elle peut les joindre, c'est de mourir pour mettre un terme aux souffrances morales de son pauvre père. Quel homme, mon Dieu! avec tant de vertus, être ainsi frappé! C'est le cas de douter de la Providence.

Il ne veut pas apporter le moindre changement à vos prescriptions. Roguetta non plus. Selon eux, si on éteint l'épilepsie, l'autre mal cédera de lui-même. Est-ce sûr?

Mais, dis-je, si le magnétisme a fait le mal, ne peut-il le guérir, ne fût-ce qu'en agissant sur l'imagination? Oh! combien tout cela explique les superstitions des temps passés! Cette pauvre malheureuse me semblait une sœur du petit possédé de la *Transfiguration*[1]. Comme un ignorant, je me suis étonné que vous ayez défendu les bains.

Pourtant si, par immersion, on faisait pénétrer dans toutes les parties de ce corps, je ne sais quels calmants, ne pourrait-on pas rendre un peu de repos à cette machine désorganisée par cinquante jours et cinquante nuits d'atroces souffrances? Un peu d'opium, de morphine, que sais-je, moi, ne pourrait-il pas aller au cerveau, siège de toutes ces douleurs? N'y a-t-il pas aussi des exutoires pour de telles maladies?

Oh! cher ami, que vous avez dû maudire votre

1. De Raphaël.

science dans les longs mois passés auprès de ***! Mais pourquoi renouveler vos maux? Je sais d'ailleurs, vous le seul médecin qui m'ait inspiré de la confiance, vous que je place si haut au-dessus de tant d'autres, je sais ce que vous me répondrez : Nous ne savons rien ou presque rien. Que je vous plains! Pardonnez-moi de vous venir affliger mal à propos et croyez-moi tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Voici une autre lettre qui, jointe à celle adressée à Bretonneau, peindra bien l'ardente compassion de cœur de Béranger : Le malheur de cette jeune fille et celui de Villemain, le rendent comme éperdu. Jamais la charité évangélique n'a poussé deux plus émouvants cris de pitié.

A MONSIEUR GILHARD

Connaissiez-vous Villemain? On gémit généralement sur l'affreux malheur qui le frappe. Si la politique ne fut pas son côté brillant, on ne peut disconvenir qu'il avait des vertus domestiques fort rares. Il soigna pendant quatre ans sa femme devenue folle. Il ne voulait pas s'en séparer; et, comme elle maltraitait ses trois petits enfants, il coucha longtemps sur un lit de sangle, entre elle et eux, pour l'empêcher de les battre. A la vue de ses trois petites filles, il reprend un peu de lucidité, pleure abon-

damment et s'écrie : « Pauvres enfants ! avoir une mère et un père qui sont fous ! » En vérité, cela déchire l'âme. Accablé de peines intérieures, pliant sous le faix des affaires, effrayé de la discussion sur la loi de l'instruction, bourrelé par le souvenir de sa défaite de l'année passée, nul doute que cet homme, du caractère le plus faible, ne pouvait durer longtemps dans une semblable position. La quitter, c'eût été du bon sens et de la force. On voit aujourd'hui qu'il ne pouvait trouver cela. Gémissons et pardonnons. Mais quelle pauvre chose que l'esprit, dont on fait tant de cas chez nous autres Français !

BÉRANGER.

A MADAME B...

Parlez-moi d'Eugène Suë, à la bonne heure ! c'est la candeur, la bonté, le dévouement, la bienveillance personnifiée. Quel faux fanfaron de vice, quelle adorable nature ! Si vous saviez que d'argent il m'a envoyé, que de touchantes infortunes il m'a aidé à secourir lorsqu'il demeurait rue de la Pépinière ! Il donnait sans compter ; son cœur n'était jamais muet à la pitié ; sa bourse toujours ouverte. Je suis sûr qu'il se sera fait des ennemis avec son livre.... Mais il n'a rien calculé ; il accomplissait un devoir de cœur et d'honneur, comme il dit.

Quant à son talent, je ne suis pas de votre avis. Il n'est pas si loin de Balzac que vous le croyez, qu'il le croit lui-même dans son adorable modestie. Ses premiers romans valent les meilleurs de Balzac, et il est

bien autrement créateur que celui-ci ; il est moins profond, mais il a plus d'invention. Il était créé pour le théâtre. Il aurait laissé bien loin derrière lui tous les faiseurs : ses coups de théâtre auraient épouvanté nos plus surprenants dramaturges. Y a-t-il jamais eu dans la *Gazette des Tribunaux* un procès plus saisissant, plus vraisemblable, plus émouvant dans tous les détails que la *Bonne Aventure :* on a la chair de poule rien qu'à le lire ! Et la variété de types qu'il a créés ! Il y a du Shakespeare dans cette tête-là.

Béranger.

A MONSIEUR E. CHARTON[1]

Vous voilà donc marié. C'est une situation que j'ai évitée par suite de la position où j'ai toujours vécu, n'ayant ni présent ni avenir de fortune quelconque. Vous êtes plus heureux ; et, quoi que vous ayez la bonté de me dire, vous n'avez plus besoin des avis de mon expérience. Votre cœur est là, et vous savez, il y a longtemps, quels sont les devoirs de l'honnête homme. Vous avez désormais de grands engagements à remplir, mais vous en serez bien récompensé par la stabilité qu'ils vont donner à votre vie et à vos pensées. Quand on a le bonheur des autres pour but, on cesse de flotter au hasard. C'est un lest qui maintient notre ballon dans la région la plus calme. On prétend qu'elle est la moins poétique ; moquez-vous

1. Fondateur du *Magasin pittoresque.*

de ceux qui mettent la poésie à toute sauce, et qui laissent la morale et le bonheur pendus au croc. Vous voilà dans le vrai ; soyez heureux en faisant des heureux ; vous méritez un pareil sort : tous vos amis s'en féliciteront, et les vieux garçons comme moi, en voyant votre bonheur, regretteront de n'avoir pas pu prendre la même route.

BÉRANGER.

1er octobre 1854.

A MONSIEUR GÉNIN [1]

Que je vous plains, mon cher ermite ! mais comment avez-vous pu croire que le désert où vous vous êtes confiné pourrait être longtemps du goût de ceux qui vous entourent ? Vous me demandez si le Mont-Saint-Quentin est un lieu bien charmant. Non, certes ; mais ce qui vous fait aimer Nouville, rendrait à Mme Génin le sejour du Mont-Saint-Quentin agréable. Elle a là les souvenirs de sa jeunesse, comme vous avez les vôtres dans le pays de loups où vous avez été enterrer vous et votre famille.

Soyons francs, mon cher ami. Il était difficile qu'il y eût convenance pour tous les vôtres dans un pays privé de toute distraction ; que dis-je ? privé même de toutes les commodités de la vie.

Les habitudes tant soit peu égoïstes du célibataire,

1. Écrivain très spirituel. et philologue d'un rare mérite.

vous ont trop inspiré dans le choix de votre retraite. Vous n'avez pas assez pensé à votre femme dans le parti que vous avez pris. Vous vous êtes vu à Nouville, loin du monde, loin du bruit, avec quelques livres, des plumes, du papier et de l'encre, et vous n'avez pas pensé à tout ce qui allait manquer à votre pauvre femme, qui, toute simple, toute retirée qu'elle est, n'en a pas moins besoin de voir son père presque tous les jours, et trouve plaisir à promener ses bambins dans les rues d'une grande ville. Mon Dieu, elle-même n'y a pas pensé d'abord. Quand tout se sera trouvé arrangé dans la chaumine, elle se sera aperçue du vide qui régnait autour d'elle. Ce qui lui est arrivé, mon cher Génin, vous arrivera à vous-même, beaucoup plus tard, sans doute, mais vous arrivera, j'en suis certain. Je crois me rappeler vous l'avoir prédit. Si je ne l'ai pas fait, je le fais aujourd'hui. Suivez mon précepte. Depuis l'âge de raison, j'ai toujours vécu pour les autres plus que pour moi. C'est ce qui me fait si souvent répéter que je n'ai jamais été logé à ma guise, jamais dans un coin à ma convenance. Je le dis encore à soixante-quatorze ans. Mais, en y réfléchissant bien, je m'avoue quelquefois que les sacrifices que j'ai faits aux goûts d'autrui, m'ont plus profité que n'aurait fait l'exécution des projets qui m'ont passé par la cervelle.

Il en sera de même pour vous si vous vous mettez à coordonner votre existence d'après les conseils de votre digne femme. Elle est de ces personnes à qui un mari peut laisser la direction des affaires de ménage. Laissez-lui la responsabilité de tous les

partis à prendre en fait d'établissement, et vous n'aurez plus qu'à vivre doucement, bien choyé, bien dorloté, comme elle a fait pour père et mère ; et vos enfants, que vous ne perdrez pas de vue, grandiront joyeusement auprès de vous, jusqu'au jour où l'éducation appellera toute votre attention. C'est ainsi que vous pourrez travailler tout à votre aise, content des autres et de vous.

BÉRANGER.

BÉRANGER DÉPUTÉ

Après la révolution de 1848, le nom de Béranger est l'un des premiers que la population de Paris acclama, pour la représenter à l'Assemblée nationale.

Voici la réponse de Béranger.

1848.

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Mes chers concitoyens, il est donc bien vrai que vous voulez faire de moi un législateur ? J'en ai douté longtemps. J'espérais que les premiers qui ont eu cette idée y renonceraient, par pitié pour un vieillard resté étranger jusqu'à ce jour aux fonctions publiques, et qui, pour s'en montrer digne, aura tout à apprendre, à l'époque de la vie où l'on ne peut plus rien apprendre.

Des amis m'ont répété que refuser de pareilles fonctions serait une faute. Je crois le contraire. Mais, en effet, si c'est une faute, évitez-la-moi, vous, à qui je voudrais les éviter toutes.

Pour que l'étendue de ma popularité ne vous trompe pas plus sur ma valeur comme citoyen qu'elle ne me fait illusion sur mon mérite de poète, écoutez-moi bien, je vous prie

Mes soixante-huit ans, ma santé si capricieuse. mes habitudes d'esprit mon caractère, gâté par une longue indépendance achetée chèrement, me rendent impossible le rôle trop honorable que vous voulez m'imposer. Ne l'avez-vous pas deviné, chers concitoyens? Je ne puis vivre et penser que dans la retraite. Oui, je lui dois le peu de bon sens dont on m'a loué quelquefois. Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi; et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison. d'où peut-être est sorti plus d'un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une Assemblée. Là, triste et muet, je serai foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même lire, je ne le puis en public; et, pour moi, le public commence là où il y a plus de dix personnes.

Mes chers concitoyens, j'ai été, depuis 1815, l'un des échos de vos peines et de vos espérances. Vous m'avez souvent appelé votre consolateur : ne soyez pas ingrats. En m'assignant une trop grande importance, vous ôteriez à mes conseils le poids que leur donne ma position exceptionnelle. Dans les luttes

politiques, le champ de bataille se couvre de morts et de blessés. Sans regarder au drapeau, en vrai soldat français, j'ai toujours aidé à enterrer les uns, à soigner les autres. Si je suis forcé de prendre une part active à ces luttes, je deviendrai suspect à ceux-là mêmes à qui je tendrai une main fraternelle.

Ne m'arrachez donc pas à la solitude, où, recueilli en moi-même, je vous ai semblé avoir le don de prophétie. Je ne suis pas de ceux qui ont besoin de crier en place publique : « Je suis patriote! je suis républicain ! » Mais, me dira-t-on, il faut vous dévouer. Ah! mes chers concitoyens, n'oubliez pas combien ce mot dévouement peut cacher d'ambition. Le dévouement véritable, utile, est celui qui s'étudie à ne nous faire entreprendre que ce dont nous sommes capables. Quant à l'égoïsme, si on m'en accuse, je laisserai répondre ma vie tout entière.

Venons aux idées que je puis avoir conçues dans ma retraite, pour mener à bien l'œuvre démocratique que Dieu impose à la France, au profit des autres nations, ses sœurs bien-aimées. N'aurai-je pas toujours assez d'amis dans nos Assemblées pour que ces idées s'y développent, si, en effet, elles méritent quelque attention? Ma parole timide les compromettrait; ces amis les feront valoir. Il faut des esprits jeunes, des cœurs jeunes, pour triompher de tous les obstacles que le bien à faire va rencontrer encore. Quelques-uns de ces cœurs-là ne me seront-ils pas ouverts?

Je vous en supplie donc, chers concitoyens, laissez-moi dans ma solitude. J'ai été prophète, dites-vous.

Eh bien ! donc, au prophète le désert ! Pierre l'Ermite fut le plus mauvais conducteur de la croisade qu'il avait si courageusement prêchée, bien qu'il eût pour compagnon le brave Gaultier *sans Avoir*, comme disaient les riches de ce temps-là.

Puis n'est-il pas sage qu'à une époque où tant de gens se prétendent propres à tout, quelques-uns donnent l'exemple de savoir n'être rien ? La nature m'a créé pour ce genre d'utilité, qui ne fait envie à personne.

Laissez-moi donc achever de mourir comme j'ai vécu, et ne transformez pas en législateur inutile votre ami, le bon et vieux chansonnier.

A vous de cœur, chers concitoyens.

Béranger.

Les électeurs de Paris répondirent à cette lettre, par deux cent quarante mille votes qui envoyèrent, malgré lui, Béranger à la Chambre. Il n'y siégea pas longtemps, au bout de quelques jours il envoya sa démission : la Chambre la refusa. Le poète répondit à cet honorable refus par une lettre adressée au président de l'Assemblée nationale. Voici cette lettre :

« Citoyen président,

« Si quelque chose pouvait me faire mettre en oubli mon âge, ma santé et mon incapacité législative, ce serait la lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire, et par laquelle vous m'annoncez que l'Assemblée nationale a honoré ma démission d'un refus.

« Mon élection et cet acte des représentants du peuple, seront l'objet de mon éternelle reconnaissance, par cela même qu'ils sont trop au-dessus des faibles services que j'ai pu rendre à la liberté.

« Heureux d'avoir été l'occasion de cet exemple encourageant, et convaincu que c'est la seule utilité que je pouvais avoir encore, citoyen président, je viens de nouveau supplier, à mains jointes, l'Assemblée nationale de ne pas m'arracher à l'obscurité de la vie privée.

« Ce n'est pas le vœu d'un philosophe, encore moins celui d'un sage, c'est le vœu d'un rimeur qui croirait se survivre s'il perdait, au milieu du bruit des affaires, l'indépendance de l'âme, seul bien qu'il ait jamais ambitionné.

« Pour la première fois je demande quelque chose à mon pays; que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux.

« En vous chargeant de présenter mes très humbles excuses à l'Assemblée, recevez, citoyen président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« Salut et fraternité.

« BÉRANGER. »

Cette résolution fut jugée sévèrement par quelques républicains. L'un d'eux, assis à la Chambre, près de

Béranger, ne craignit pas de lui dire : — Mon cher ami, j'en suis fâché, mais *vous vous coulez.* — C'est possible, répondit froidement Béranger, mais chacun fait son devoir comme il l'entend. Vous croyez que le vôtre est ici, le mien est ailleurs.

Il avait raison. Son affaire n'était pas de jouer le rôle de rouage dans une grande machine. Il était une petite machine à lui seul, complète, pourvue de tous ses engins, de tous ses ressorts, mais ne pouvant fonctionner utilement, que si elle fonctionnait librement. Pour être tout à tous, il fallait qu'il ne fût rien. J'ai là sous les yeux une masse de lettres qui témoignent de cette infatigable ubiquité officieuse de Béranger. Il faut que j'en écarte beaucoup, mais je ne veux pas finir sans citer un trait délicieux de notre poète, et ses lettres à Mlle Béga.

Voici ce trait :

Une brave ouvrière vient le trouver. Un événement terrible la menace. Il lui fallait cinq cents francs pour se sauver. Cinq cents francs pour Béranger, c'était une grosse somme. Mais il donnait ou prêtait volontiers par grosses sommes, quitte à se rattraper sur son habillement ou sa nourriture. Combien de ses vieilles redingotes se sont vues ainsi condamnées à une prolongation de service !

Après avoir écouté la pauvre demanderesse, il va à son armoire, et lui donne les 500 francs. — Ce n'est qu'un prêt, monsieur Béranger, dit-elle vivement. Ce n'est qu'un prêt! Dans dix mois je vous les rendrai, je vous le jure. — Ne me jurez rien. Je connais votre honnêteté. Faites ce que vous pourrez, mais, entre

nous, six mois, cela me paraît bien peu. — Oh ! monsieur Béranger, je vous le jure ! » Elle part, et au bout de six mois, elle revient avec l'argent. Trois autres mois s'écoulent, après lesquels elle entre un jour chez Béranger, la tête basse, confuse. — J'ai trop présumé de mes forces, monsieur Béranger, me voilà retombée dans la même détresse. — Je vous l'avais bien dit, répond Béranger tranquillement, aussi, j'ai remis les cinq cents francs à la même place, bien sûr que vous seriez forcée de me les redemander ; les voici. »

N'est-ce pas un exemple vraiment évangélique ?

Les lettres à Mlle Béga ne me touchent pas moins. Mlle Pauline Béga était la fille de deux pauvres gens, à côté de qui Béranger demeurait à Passy. Ses parents voulaient en faire une ouvrière ; elle voulut être institutrice. Lui, sans approuver le parti pris par la jeune fille, la guida, la soutint, l'éclaira dans cette délicate et rude carrière de l'enseignement. Il n'existe pas moins de vingt lettres de Béranger à Mlle Béga. Nous allons en extraire quelques fragments, que nous citerons sans commentaires. Ils parlent mieux tout seuls que tous les éloges. Nous verrons là Béranger, à soixante-neuf ans, acceptant la direction de l'esprit et de l'âme d'une jeune fille. Ce sont tour à tour des leçons de littérature, de morale, d'esprit de conduite, de gaîté, d'espérance, le tutoiement y ajoute un charme d'intimité, et de familiarité. On entend tout ensemble un maître et un grand-père.

---

19 octobre 1848.

A MADEMOISELLE BÉGA

Ma chère enfant, tes lettres sont charmantes : si tes occupations te permettent de continuer d'écrire ainsi, je ne serais pas surpris que tu te trouvasses un jour en possession d'un véritable talent épistolaire.

Le jugement que tu portes de l'ouvrage de ton curé, M. Corbière, me semble devoir être juste. Puisqu'il a donné ce livre pour toi, peut-être feraistu bien de lui écrire une lettre de remercîment. Il y sera d'autant plus sensible que c'est après avoir lu l'ouvrage que tu lui en témoignerais ta gratitude. Cela n'exigerait qu'une lettre fort courte.

Ce que t'a dit M. Demoyencourt me fait grand plaisir : tu avais trop négligé l'étude de l'histoire religieuse. Sur cette histoire repose une foule de questions qui intéressent notre temps, beaucoup plus que ne l'imaginent les esprits superficiels. Dailleurs, pour enseigner même un peu, il faut savoir beaucoup. Combien tu as encore à apprendre; mais ne te décourage pas; à ton âge, tout cela se classe facilement dans le cerveau. Il y a là place pour tant de choses! Aussi je n'aime pas à te voir effrayée des examens que tu vas avoir à subir. Avec des juges intelligents, tu n'as rien à redouter. Si tu en as de capricieux ou sans perspicacité, eh bien! ce sera à recommencer. N'en conçois ni chagrin ni humeur. Dis-toi bien, ma chère enfant, qu'il n'est presque

pas d'hommes, si haut parvenus qu'ils soient, qui n'aient rencontré de ces déceptions au commencement de leur carrière. Ce sont ceux qui en ont rencontré le plus qui se sont le plus élevés.

Travaille donc sans t'inquiéter du succès : il arrivera en son temps, et tes parents et tes amis ne te manqueront pas pour te faire prendre patience.

Adieu, ma chère enfant, écris-moi quand tu en auras le temps, et crois à tout le plaisir que tes lettres me feront.

Passy, 26 octobre 1848.

A MADEMOISELLE PAULINE BÉGA

Sais-tu pourquoi, chère enfant, tu ne peux pas écrire à M. le curé? C'est que tu te figures qu'il lui faut d'autres phrases qu'à moi, et que tu ne veux pas te contenter d'écrire comme tu parles.

Il ne s'agit pas de lui parler de son livre sous le rapport littéraire ou philosophique, il ne te faut que le remercier du présent qu'il t'a fait, du fruit que tu espères retirer de sa lecture, et de l'obligation que, sous ce rapport, tu vas lui avoir, et « Monsieur le curé, je suis votre servante. » Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Ne voilà-t-il pas la mer à boire! Ce qui fait la supériorité presque générale que les femmes ont, en France, dans le style épistolaire,

c'est le laisser aller de leur plume. Mme de Sévigné, dont peut-être tu n'as pas encore lu les lettres, a, dans la plupart, cette façon agile et naturelle d'écrire. Quelquefois pourtant on remarque qu'elle pense un peu à la grande société qui doit voir les lettres qui sont censées n'être que pour sa fille : cela ne lui ôte rien de son esprit, mais le prive de sa naïveté. Si un beau jour tu as de l'esprit, tu verras ce que tu dois en faire. En attendant, passe-t'en pour M. de Corbière et parle-lui comme tu parlerais à ton frère ou à moi.

Passy, 17 janvier 1849.

A MADEMOISELLE PAULINE BÉGA

Ma chère enfant, j'ai bien peu de temps pour t'écrire et te remercier de ta bonne lettre.

Il est vrai que ton thème habituel c'est l'ennui que tu éprouves loin du toit paternel ; cet ennui, je me plais à croire que tu te l'exagères un peu. Viendra un jour où, comme le dit l'Écriture, tu quitteras sans trop de peine, père, mère et amis, pour aller chercher le bonheur sous un autre toit. Il est vrai que les devoirs que tu auras alors à remplir seront d'autre nature que ceux qui te sont imposés aujourd'hui. Mais peut-être ne te sembleront-ils pas moins lourds. Ma pauvre fille, si tu savais combien de fois il arrive

dans la vie de regretter l'âge que tu traverses! Même, que de fois on se fait un plaisir du souvenir des prétendues peines dont on gémit pendant la jeunesse! Prends patience, et donne-toi de la science et un état; lis autant que tu le peux. Mettre des faits dans la mémoire, c'est se donner de l'expérience; c'est rivaliser avec le temps.

---

31 janvier 1849.

A MADEMOISELLE PAULINE BÉGA

J'ai promis ce matin à ta maman de t'écrire et je tiens ma parole.

Ta petite lettre m'a fait grand plaisir. J'aime à te voir prendre goût à la lecture. Ton amour pour Racine et particulièrement pour *Phèdre* prouve combien ton jugement se forme. *Phèdre* n'est pas la pièce la mieux combinée de ce grand poète, mais aucun caractère n'est mieux étudié, mieux rendu que celui du principal personnage, le plus passionné de tous ceux que Racine a mis au théâtre.

Je ne me rappelle plus si l'exemplaire que tu as contient quelques commentaires. Je voudrais que tu lusses l'*Hippolyte* d'Euripide, d'où nous vient le sujet. Sénèque (qui n'est pas le philosophe latin) l'a traité aussi. Racine a beaucoup emprunté à ces deux anciens, dont il a triomphé comme peintre de passion.

Britannicus est supérieur à *Phèdre* comme com-

binaison dramatique, bien que l'intérêt y soit moins grand; mais l'idée, si bien accomplie, de rendre sensibles et supportables au théâtre les commencements d'un monstre pareil à Néron, est une des plus grandes preuves de génie données par Racine. Un esprit de second ordre n'eût pas manqué de nous montrer Néron repu de tous les crimes, au moment où il va en recevoir le prix. Il est toujours facile de produire de l'effet sur le vulgaire avec de semblables tableaux. Il faut mieux que cela aux esprits délicats, et faire prévoir toutes les atrocités de Néron sans en souiller la scène est une œuvre de grand maître.

---

14 février 1849.

A MADEMOISELLE BÉGA

Bien commencé, ma chère enfant; donne carrière à tes pensées, et, au risque de quelques erreurs, faismoi part de toutes tes réflexions sur les lectures que tu as le temps de faire. Sois sûre que je profiterai des occasions que tu me fourniras de diriger ton goût vers le bon et le beau, autant du moins que je le pourrai. C'est un travail que je puis faire aujourd'hui même.

Mme de Sévigné, dont malheureusement je ne puis te prêter les lettres, car elles manquent à ma misérable bibliothèque, Mme de Sévigné disait, après avoir vu *Esther* à Saint-Cyr : « Racine a bien de l'esprit. »

Le mot esprit pouvait s'appliquer ainsi alors. A présent, quand on parle d'un grand poète, on dit génie.

C'est l'effet d'une langue qui marche et qui s'use en marchant. Les mots simples ne lui suffisent plus : elle enfle sa voix. Tu préfères Béranger à Lamartine, parce que tu connais l'un et non l'autre ; mais juge de la différence. En parlant de Lamartine, on vante son *génie*, et de moi on ne doit vanter que l'*esprit*. Pourquoi? Parce que les œuvres de l'un ont une élévation qui manque à l'autre.

Ne va pas me croire plus modeste que je ne le suis. Parmi ces écrivains qui prennent le ton élevé, beaucoup sont plus boursouflés que forts et grands ; mais chez nous on aime l'emphase et il a fallu bien du temps pour que La Fontaine fût traité d'homme de génie. J'ai été plus heureux avec beaucoup moins de titres, et plusieurs critiques m'ont baptisé de ce nom. Mais ne t'y trompe pas ; ma popularité a plus fait pour cela que mon mérite littéraire. Dans mon âme et conscience, Lamartine est bien au-dessus de moi et je suis bien loin de La Fontaine.

BÉRANGER.

Je m'étais promis de n'interrompre ces lettres par aucune réflexion personnelle.

Mais ici, s'impose à moi une réflexion qui touche à un des reproches les plus injustes adressés à Béranger.

On l'accuse toujours d'être un *faux modeste*. Sa modestie apparente n'est, dit-on, qu'un calcul. Il se rabaisse pour qu'on l'élève ; il dit un peu de mal de lui pour qu'on lui en dise beaucoup plus de bien. Cela rentre dans la petite tactique qui a présidé à toute sa vie : *soigner sa réputation.*

Eh ! sans doute, il la soigne, mais comme on soigne une personne délicate, dont la santé vous inquiète. Il tremblait très sincèrement pour la durée de sa gloire. Il se croyait et se trouvait très surfait.

Un mot de lui m'a fait tout comprendre.

Un jour, un peu impatienté, moi aussi, de le voir repousser les éloges... Eh ! mon cher maître, lui dis-je, ne vous diminuez donc pas ainsi ? Vous avez trop d'esprit pour ne pas savoir que vous avez beaucoup de talent ! » Il se mit à sourire, et après un court silence : « Sans doute, quand je me compare à tel ou tel de nos contemporains, je me trouve du talent, mais quand je pense à nos maîtres, à La Fontaine, à Molière, je deviens non seulement modeste, mais humble. Mon cher enfant, la modestie n'est que de l'esprit de comparaison.

Voici un de ces mots profonds comme il lui en arrivait sans cesse sur les lèvres. Les vaniteux se comparent pour s'enorgueillir encore, les modestes, pour se diminuer.

---

10 mai 1849.

A MADEMOISELLE PAULINE BÉGA

Tu fais très bien, chère enfant, de meubler ta mémoire ; l'exercer de bonne heure, c'est l'étendre et lui donner une force qui triomphera des effets de l'âge. Elle ne peut pas tenir lieu de la pensée ; mais elle vient puissamment en aide au bon sens. Ainsi enrichis ta mémoire de tout ce que tu trouveras de bon, et tâche surtout d'y faire régner l'ordre. Sans cela, on l'a dit, ce n'est qu'une bibliothèque mal rangée. Apprendre par cœur des vers est un utile exercice à lui faire faire à ton âge, parce qu'on les retient plus facilement, et que cela forme l'oreille. Tu choisis du Boileau : c'est bien. J'aimerais mieux toutefois du Corneille et du Racine. Quant à La Fontaine, je pense que tu en sais déjà beaucoup.

Je comprends que Boileau ne soit pas ton poète favori : ce n'est pas, crois-moi, parce qu'il a fait une satire assez faible contre les femmes; car les femmes aiment fort Jean-Jacques Rousseau, qui les a traitées parfois assez sévèrement. C'est plutôt parce que l'amour n'a tenu aucune place dans sa vie, ce dont on ne s'aperçoit que trop dans ses œuvres. Au reste; le genre qu'il a traité n'exige pas absolument les qualités qui lui manquent sous ce rapport. Lis donc et apprends ses meilleures satires et épîtres, l'*Art poétique* et le *Lutrin*, poème vraiment supérieur, malgré certains inconvénients que je te signalerai plus tard.

Je ne voudrais pourtant pas, chère enfant, que les vers seuls occupassent ta pensée. Lis-tu de l'histoire? C'est là une excellente étude à faire. C'est un résumé d'expressions qui peut hâter la maturité de l'esprit; mais peut-être te crois-tu déjà l'esprit très mûr. Les enfants sont si précoces aujourd'hui!

Il me semble que je ne t'ai pas du tout promis d'aller te voir à ta pension; cela te dérangerait de tes devoirs de maîtresse. Et puis, tu sais que je n'aime guère les visages nouveaux, et il y en aurait sans doute beaucoup de nouveaux pour moi dans ta pension. Je serais comme un vieux hibou au milieu de toute cette volière qui caquetterait au plus dru à la vue du survenant. Il me suffit, en passant devant ta porte, de te souhaiter courage et patience.

---

14 novembre 1849.

A MADEMOISELLE PAULINE BÉGA

Quand j'ai beaucoup de lettres à écrire, je commence toujours par celles qui me sont le moins agréables; cela t'explique, chère enfant, pourquoi je m'acquitte si tard de la promesse que je t'ai faite.

Tu me disais dans la lettre que j'ai reçue ici à mon retour que lorsque tu étais auprès de moi tu te sentais interdite. C'est un vilain compliment à faire à un vieillard qui éprouve tant de sympathie pour tout ce qui est jeune et qui a su si souvent faire oublier aux jeunes gens leur âge et le sien.

Est-ce que par hasard la réputation t'imposerait un respect ridicule? Si cela est, chère enfant, déshabitue-toi de cette façon de voir. Ne te laisse plus, chère enfant, séduire et tromper par ce vain prestige.

Tu vivras assez pour voir s'éteindre ma réputation; ris-en, dès aujourd'hui; j'y gagnerai quelque chose, puisque tu seras plus disposée à me faire le confident de tes peines et de tes plaisirs, et que, moins timide, tu oseras donner cours avec moi à tes réflexions, à tes pensées.

Passy, 24 janvier 1850.

A MADEMOISELLE BÉGA

Ta mère a fait dernièrement une bonne action qui lui sera comptée là-haut. Elle a découvert une malheureuse mère qui, privée de linge, de feu, de chandelle, a passé toute une nuit auprès de l'enfant qu'elle venait de voir expirer, dernier de sept qu'elle a perdus en peu d'années, et cela, après avoir vu le choléra lui enlever, il y a six mois, un mari, compagnon de misère. Combien il y a de gens dans les classes pauvres sur qui s'accumulent d'effroyables calamités! Rarement leurs cris de douleur vont jusqu'au riche qui peut-être ne demanderait pas mieux que de se montrer secourable! Les intermédiaires

manquent. Ta mère en a servi à la malheureuse veuve. Grâce à ses démarches, une petite somme a été recueillie avec quelques vêtements et un peu de linge. L'enfant a eu un linceul et a été enterré aux frais de la commune.

Tu vois que sans être riche on peut faire beaucoup de bien. Ceux qui ont donné leur argent ont fait bien moins que Mme Béga, qui a pourtant aussi voulu y mettre son denier. Si tu avais été là, sans doute aussi tu aurais ouvert ta bourse. Tu as le cœur généreux : on dit même que tu es assez portée à la dépense.

Prends-y garde! J'ai dit quelque part que, lorsqu'on n'est pas égoïste, il faut être économe, car c'est le seul moyen de venir au secours des autres. Sois donc économe, chère enfant, pour n'avoir pas à regretter de folles dépenses quand tu rencontreras une misère à soulager. Mais je te fais là une leçon dont tu te passerais peut-être bien. Tu es trop pauvre pour qu'on te parle d'économie.

Si tu ne peux pas donner, tu peux prêter, et je te rappelle que tu m'as promis le second volume de Mme de Sévigné, que j'en suis réduit à t'emprunter, tant ma bibliothèque est bien montée. Un autre que moi rougirait de n'avoir pas ce livre un peu trop vanté, je crois, bien que je l'aie lu souvent. Il me manque bien d'autres ouvrages, vraiment !

Passy, 27 février 1850.

A MADEMOISELLE BÉGA

Chère enfant, j'aime à te voir triompher des ennuis de ta position avec courage et gaieté. Tu as fait danser tes élèves; tu t'es toi-même amusée de leur plaisir; et la mélancolie, grande maladie de ton âge, a fait place au contentement de toi-même. Agis toujours ainsi. Fais souvent usage de ce qu'il y a d'enjouement dans ton caractère pour éloigner les dégoûts, l'abattement, le chagrin même; apprends ainsi à faire emploi de ta volonté, faculté immense que ne cultivent ni l'instruction ni l'éducation chez nous.

Tu en as la disposition et tu me le prouves bien par la confidence que tu me fais et dont je me réjouis, tout en me demandant néanmoins comment il te sera possible d'exécuter un pareil projet sans quitter la pension. Tu me diras au reste quels sont tes moyens de parvenir à ton but, et si j'y puis quelque chose, tu sais que tu peux compter sur moi.

Mon Dieu, ma pauvre Pauline, que je voudrais te voir un établissement quelconque, car je suis sûr que cette voie, une fois ouverte, te conduirait au mariage, ce à quoi fillette pense toujours et ce à quoi les parents ne peuvent trop penser. Malheureusement, dans ce monde d'argent, beauté, jeunesse, esprit, instruction ne suffisent pas; il faut des écus! En as-tu beaucoup économisé? As-tu même un livret de caisse d'épargne? Ah! si on n'eût pas voulu faire de toi une *demoiselle*, il n'en serait sans doute pas

ainsi. Les papas et mamans croient faire pour le mieux quand ils mettent un habit de drap fin ou une belle robe sur le dos de leurs enfants, qui, un jour, payent souvent bien cher ces futiles avantages. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi pour toi, et que ton courage et ton intelligence t'aideront à te maintenir où l'éducation t'a placée. Tu as de bonnes pensées et un noble cœur ; il ne te faut plus qu'un peu de patience.

Nous causerons de ton projet la première fois que tu viendras. Adieu, chère fille.

Béranger.

Le vœu de Béranger se réalisa.

Mlle Béga devint Mme Donnay. Nul doute que l'ingénieuse et sage direction, imprimée par lui à sa jeune amie, n'ait préparé cet heureux dénouement que désirait tant son bon sens et son bon cœur.

Mon travail est achevé. Ce long commerce intime avec l'œuvre entière de Béranger, l'a encore beaucoup grandi pour moi. Je sors de cette étude, vraiment ému d'admiration et de respect. Si je voulais définir Béranger, je l'appellerais volontiers un Franklin poète.

Les ressemblances entre lui et le philosophe américain sont nombreuses.

Même amour de la liberté, même patriotisme, même goût pour le progrès, même désintéressement,

même humanité, même mélange d'esprit pratique et de gaieté railleuse, même simplicité d'habitude. Mais Béranger a de plus une qualité rare et précieuse, l'imagination. Répandue dans ses œuvres et dans sa vie, elle leur donne un charme d'idéal tout particulier, Franklin s'arrêta presque toujours à la raison. Il y a, en tout, *L'au-delà* chez Béranger. C'est une belle âme se traduisant en beaux vers et en bonnes actions. Quel meilleur modèle peut-on offrir à la jeunesse ?

TABLE DES MATIÈRES

BÉRANGER PAR E. LEGOUVÉ, DE I A XVII

POÉSIES

Le Roi d'Yvetot......... 1
Le Marquis de Carabas.. 4
Le vieux Drapeau........ 6
Les Hirondelles......... 9
Paillasse................ 11
Mon Ame............... 13
Le Chant du Cosaque.... 15
Les Étoiles qui filent.... 17
Le Ventru.............. 19
Jacques................ 23
La Journée de Waterloo. 26
Les deux Cousins........ 27
Mon Habit.............. 29
Les Oiseaux............. 31
Le Vieux Sergent........ 32
La bonne Vieille......... 34
Les Souvenirs du Peuple. 36
La Petite Fée........... 39
Mon Tombeau........... 41
Le Dieu des bonnes Gens. 43
Le Voyage imaginaire... 46
Les Sciences............ 48
Adieux à la Campagne... 50
Le Vieux Vagabond..... 52
A ma Filleule........... 55
Ma République.......... 56
Les Bohémiens.......... 58
Maudit Printemps....... 60
La Pauvre Femme....... 62
Les Enfants de France.. 63
Le Juif Errant.......... 66
Le Malade.............. 69
Le Vieux Caporal........ 71
Les Fous............... 74
Jeanne la Rousse........ 75
Le Suicide.............. 78
Emile Debraux.......... 82
La Sainte Alliance des Peuples............... 85
Ma Canne.............. 89
L'Apôtre............... 92
Bondy.................. 96
Le Chapelet du Bon-homme................ 100

PROSE

Histoire de la Mère Jary. 106
Ma Biographie.......... 115

CORRESPONDANCE

A mon Papa............ 129
A Madame Forget....... 132
A Monsieur Etienne..... 133
A Monsieur J. Laffitte... 136
Châteaubriand à Béranger 138
A Monsieur de Châteaubriand................ 139
— — 140
A Monsieur Bérard..... 145
A Monsieur E. Legouvé. 148
Au Général Lafayette.... 152
Lucien Bonaparte à Béranger................ 154
A Lucien Bonaparte..... 156
A Monsieur Lacoste..... 159
A Monsieur Lebrun..... 160
A Rouget de Lisle....... 164
A Monsieur Béranger... 165
A Monsieur Rouget de Lisle................. 167
A Monsieur Fortoul..... 167
A un Jeune Homme..... 171
A Monsieur Lamennais.. 173
A Monsieur le Docteur Bretonneau........... 175
A Monsieur Gilhard..... 177
A Madame B............ 178
A Monsieur E. Charton.. 179
A Monsieur Génin....... 180
Béranger député......... 182
A Mademoiselle Bega.... 189

Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac.

